

Édition Spéciale
Semaine de l'artisanat
2013



Artisanat
d'art

Alimentation

Bâtiment

Production

Services



Chambre de Métiers
et de l'Artisanat

Nouvelle-Calédonie



Mot du président



La Semaine de l'artisanat met en lumière la plus grande entreprise de Nouvelle-Calédonie. Cet événement célèbre les métiers manuels, qui permettent à près de 20 000 actifs de vivre de leur production, et de proposer leurs services de proximité aux Calédoniens des trois provinces.

J'ai souhaité que cette proximité se prolonge à travers les pages de ce livret. Vous y découvrirez trente-deux artisans qui fabriquent, façonnent, transforment, réparent. Leurs parcours nous démontrent qu'exercer une profession artisanale est une voie d'épanouissement. Leur capacité de travail, d'adaptation et d'écoute sont des atouts qu'ils ont su mettre à profit pour créer et développer leur activité. Découvrez leurs métiers et leurs savoir-faire, qui demandent patience, minutie, expérience et rigueur. Ces femmes et ces hommes mettent leur cœur à l'ouvrage et leur talent au service de métiers exigeants. Ils sont aussi et surtout ... les acteurs de notre quotidien.

Daniel Viramoutoussamy

Président de la Chambre de métiers et de l'artisanat de Nouvelle-Calédonie





Sommaire

Métiers de l'artisanat d'art

5

Métiers du bâtiment

13

Métiers de bouche

19

Métiers de la production

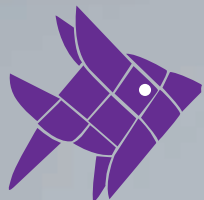
23

Métiers des services à la personne

33



Les métiers de l'artisanat d'art



Répertoriés dans le secteur de la production, les artisans d'art occupent une place à part dans le paysage artisanal. Ils évoquent l'intervention des mains de l'homme dans la réalisation d'objets qui deviennent des œuvres.

Ainsi retrouve-t-on, entre art et artisanat, les métiers de sculpteur sur bois, créateur de bijoux, lapidaire, mosaïste, vannerie...



Karine Davaine
créatrice de bijoux



Pong Wong
artisan d'art - objets en sable



Gaël Citeau
céramiste

Un homme en chemin

Plus qu'un savoir-faire, Gaël Citeau considère la céramique comme une quête et les potiers comme « des gens en chemin ». Selon lui, l'argile capte tout, même ce dont on n'est pas conscient. « C'est un reflet de soi permanent ».

« Les plus anciennes traces humaines sont des poteries », rappelle Gaël Citeau. La civilisation chinoise, avec la pratique de la haute température depuis 3000 ans, est celle qui a le plus développé de techniques. Leur savoir-faire s'est ensuite affiné en Corée et au Japon. « Les asiatiques ont une grande culture de la poterie, notamment avec la cérémonie du thé, un rituel presque sacré. Un japonais peut s'endetter sur plusieurs générations pour un seul bol ! ».

Pot de terre contre pot de fer

« Certaines civilisations ne se sont jamais croisées, pourtant on constate des similitudes sur leurs poteries ». Comme par exemple, « certains motifs géométriques que l'on retrouve sur les lapitas et sur des objets de la civilisation pré-colombienne ». Malheureusement, « en Nouvelle-Calédonie, la tradition s'est éteinte il y a un siècle avec l'arrivée des marmittes en fer plus solides ». Quant à l'émail, il aurait été découvert « par accident ». Lorsqu'« un jour, du sable du désert et des cendres du feu de bois se sont déposés dans les fours, sur les poteries ». Ainsi naissait la pâte égyptienne, la première glaçure.

Son parcours

Gaël Citeau est aide-soignant la nuit et potier le jour. Il y a quatorze ans, il rencontre celui qui deviendra « son maître », David Louveau, reparti en France depuis. « Je l'ai rencontré au marché Moselle où il vendait ses pots ». L'élève apprend à faire tourner un atelier avant d'apprendre la technique. « Comme un paysan, pour qui il y a un temps pour labourer, un temps pour semer... En poterie, il y a des cycles. Un temps pour tourner, un temps pour préparer les émaux, un autre pour faire des tests... ». Gaël réalise sa première exposition en 2003 dans la galerie Arte Bello, depuis il expose régulièrement au centre culturel coréen dans le Quartier latin à Nouméa. En 2011, il expose cinquante théières en Corée, toutes ses pièces ont été vendues. L'artiste donne aussi des cours à la carte dans son atelier à Dumbéa.



« Beaucoup de labeur et peu de félicité »

Gaël trouve son matériau de base, l'argile, dans les anciens lits des rivières de Dumbéa. Il la façonne à l'eau, la tourne avant de recréer la pierre avec une première cuisson, appelée « biscuit ou dégourdi ». « À ce stade, l'argile reste poreux et fragile, comme les pots de jardin ». Vient ensuite l'application de l'émail qu'il mélange à l'eau pour obtenir une crème qu'il applique par « trempage ou arrosage ». La poterie sèche ensuite à l'air libre avant d'être cuite à nouveau pendant dix à douze heures à 1 300 degrés, dans un four à gaz, « ce qui me permet de jouer avec le feu pendant la cuisson pour obtenir différentes teintes ». En utilisant les hautes températures, Gaël s'inscrit dans la tradition orientale de la céramique. « Plus la poterie chauffe, plus elle sera solide ». Une véritable école de la patience. « Le travail de la terre, c'est beaucoup de labeur et peu de félicité. Je fais souvent le parallèle avec les musiciens. On pratique la céramique comme on pratique un instrument ou encore un art martial ».

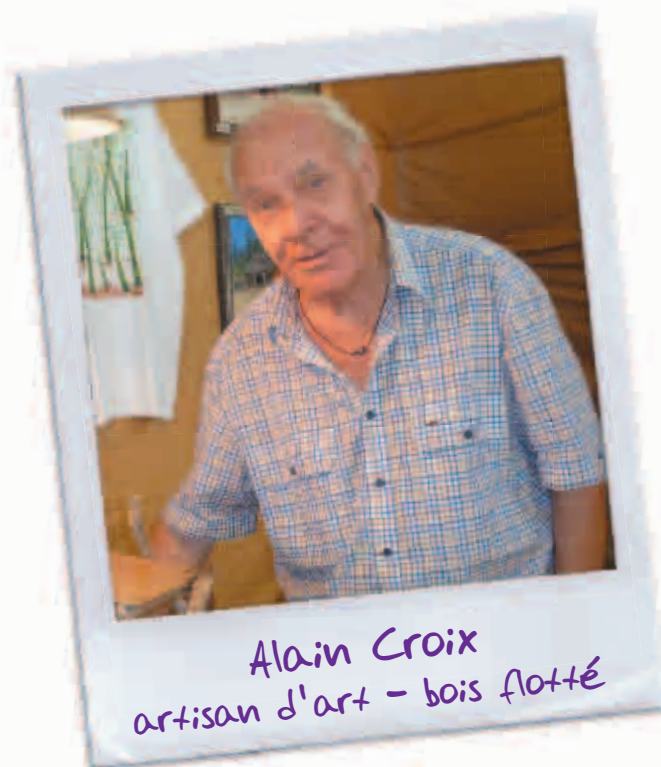
Variations en bois flotté

Autant qu'il se souvienne, Alain Croix a toujours aimé dessiner et créer des « trucs ». Ce bouraillais d'adoption foule les plages de la côte pour ramasser du bois flotté avec lequel il crée des meubles et toutes sortes d'objets.

Alain ne cesse de vanter les avantages du bois flotté, « ça ne coûte pas cher, et il est facile de s'en procurer, on n'a plus qu'à le ramasser. Le bois est déjà traité car la mer s'en est chargée et il se conserve très bien. Et avec un peu d'imagination, on peut tout faire ! ».

Son parcours

Alain Croix est né au Havre. Il suit les traces de ses parents et devient déclarant en douane chez des transitaires. Un métier qui l'a amené à voyager notamment au Maghreb et à Tahiti où il a vécu près de 10 ans. Il découvre Wallis dans de drôles de circonstances, « lors d'un voyage en avion, l'appareil est tombé en panne et a dû faire escale à Wallis. J'y ai passé une nuit, et suis revenu y vivre un an pendant ma retraite ». Il y a douze ans, il décide de s'installer en Nouvelle-Calédonie. Il débute son activité artisanale avec de la peinture sur tissu. « Je fais du linge de maison, des nappes, des serviettes de table, des rideaux... J'utilise beaucoup de couleurs que je crée moi-même. C'est une peinture à l'eau qui pénètre le tissu et se fixe au fer à repasser ». Avant de s'intéresser au bois flotté, un savoir-faire qu'il partage un temps avec les élèves du Collège du Sacré Cœur à Bourail ainsi qu'avec des personnes handicapées. « C'est un matériau gratuit et voué à être perdu si l'on ne l'utilise pas. J'aimerais que les jeunes s'y intéressent, c'est un bon moyen de s'occuper. »



La décoration de sa maison de Poé témoigne de son inspiration : tables, chaises, bancs, sculptures, pieds de lampes, encadrements de miroirs, boîtes, plateaux, soliflores... « Je crée les pièces selon mon humeur et la matière dont je dispose, mais je travaille surtout sur commande ».

Cet ancien déclarant en douane à la retraite s'est lancé il y a 12 ans dans l'artisanat. « À l'époque mon activité principale était la peinture sur tissu », mais petit à petit le bois flotté s'est fait sa place. « Un jour je me baladais avec une amie sur une plage de Huahine, à Tahiti. J'ai ramassé un bout de bois qui avait une belle forme et une belle couleur, c'est de là que m'est venue l'idée ». Pour trouver sa matière première, Alain peut compter sur le vent, de préférence « un coup d'ouest ». Mais parfois, « il peut se passer trois ou quatre mois sans bois ». De ses promenades à la Roche Percée, à la Baie des Tortues ou à Gouaro, Alain rapporte ses trésors. « Je prends le bois qui est intéressant, je le trie. C'est difficile de reconnaître les essences car il n'a plus d'écorces. J'essaye de ne pas le couper pour garder les formes biscornues. Ensuite, je le fais sécher mais pas trop car s'il est trop sec, il éclate. »

L'artisan travaille sans outil électrique, juste une scie à métaux équipée d'une petite lame, des pointes sans têtes et de la colle à bois. Ce qu'il préfère créer ? « Des grosses pièces et des lampes, c'est mon dada ! »



Des bijoux au bout du fil

Après plus de dix ans passés autour du monde, Karine raccroche son tailleur d'hôtesse de l'air mais pas son sourire. Sur terre, elle crée des bijoux fantaisie originaux et colorés à partir de fils d'aluminium et de cuivre qu'elle torsade pour former des vagues, des spirales et des fleurs. Une bonne idée cadeau pour les fêtes.

Karine est une manuelle, « j'ai toujours aimé bricoler ». Depuis quelques années, elle crée des bijoux : colliers, bracelets, boucles d'oreilles et bagues en aluminium coloré et en cuivre teinté qu'elle orne de pierres semi précieuses, de perles de Tahiti et fantaisie, de verre poli ou encore de coquillages. « Au début, je faisais des colliers tout simples avec des pierres semi précieuses et j'ai découvert l'aluminium coloré. J'aime particulièrement ce matériau car c'est un acier très souple à travailler et qui offre une palette de couleurs flashy, c'est gai ! Les couleurs ne passent pas à l'eau ni au soleil ». Même les femmes les moins coquettes se laissent tenter par la légèreté du matériau, « les bijoux sont agréables à porter et l'aluminium est anti allergique ». Lorsque Karine commence une pièce, elle ne sait jamais comment cela va finir. « Je mets devant moi tous les éléments du bijou, et je commence sa fabrication, il prend forme au fur et à mesure ». « J'aime surtout associer les couleurs et la douceur de l'aluminium (...) Parfois, j'ai

Son parcours

Karine quitte la Nouvelle-Calédonie à l'âge de 5 ans. Elle part à Brazzaville puis grandit entre Abidjan, où sont installés ses parents, et la région de Lille chez ses grands-parents.

À 21 ans, elle revient sur son île natale et passe le concours d'hôtesse de l'air chez Air France. « Un rêve de petite fille, mon père était lui aussi dans l'aviation ». Un métier qu'elle exerce onze ans, jusqu'à ce que la base de la compagnie aérienne ferme. L'occasion pour elle de prendre un autre chemin, « j'avais envie d'une vie plus régulière et j'étais fatiguée par les décalages horaires. » Elle travaille un temps dans une pépinière puis dans une boutique avant de se mettre à son compte pour créer ses bijoux.



l'impression que mes mains créent toutes seules, c'est un peu comme si j'étais en méditation ».

Chaque jour, Karine réalise de nouvelles pièces, qu'elle expose ensuite sur les salons, « j'ai commencé par les comités d'entreprise mais maintenant je fais surtout les marchés, celui de Farino et de la Gare maritime, les salons de la Maison des artisans comme le salon de la femme et du bien-être, celui du bébé et de l'enfant ou le salon de Noël et le Festival Femmes Funk. » Ses bijoux sont aussi en dépôt dans quelques enseignes de la place (Salon de coiffure Art et Coiffure au shop center Vata). « Je crée aussi des pièces sur mesure, certaines personnes m'apportent une pierre à partir de laquelle je réalise un bijou. Une fois, une cliente m'a demandé d'imaginer une parure assortie à deux de ses robes ». Karine envisage plusieurs voyages pour aller chercher elle-même ses pierres « qui ont quelque chose de magique » pour mieux nourrir son inspiration.

La passion des pierres

Façonner les pierres, les sculpter, les polir. Une passion qui comble Silvia depuis presque dix ans. Elle exerce le métier de lapidaire, l'un des plus anciens du monde. De la matière brute à l'objet fini, entre travail manuel et création artistique, Silvia nous ouvre les portes de son atelier.

Silvia Marianelli a longtemps eu son atelier de lapidaire à la Maison des artisans, où on pouvait la voir travailler sur ses machines, au milieu de son showroom. Aux côtés des bacs remplis de pierres brutes, classées par catégories, le visiteur découvrait sur les étagères tout l'univers de Silvia. Presse-papiers à la surface parfaitement lisse, parures de fibres et de jade, profils traditionnels des pierres à savon venues du Nord, porte-plume en serpentine, bénitier centenaire finement gravé ou peint, petites pierres à peine travaillées pour laisser parler la matière...

Verte, noire, grise, rouge, jaune, marron et bleue, nervurée, mouchetée, tendre ou dure, la roche a des qualités que Silvia sait valoriser. Par un patient et très technique travail de façonnage, la lapidaire transforme le minéral et un objet ou un bijou qui traversera le temps, les modes... et même les océans ! « Beaucoup de mes créations sont ramenées dans les bagages des visiteurs, qui apprécient de pouvoir conserver avec eux un peu de cette terre de Calédonie » assure-t-elle. Il est vrai que notre « Caillou » est généreux. Sac à dos sur les épaules, Silvia crapahute souvent à la recherche de matière première dans le lit des rivières du pays. Ces sorties sont une occasion d'assouvir sa curiosité, de nourrir l'inspiration et de faire de belles trouvailles.

Si la nature offre à Silvia sa matière première, Silvia imprime aussi sa patte pour sublimer la nature. En témoignent les œuvres qu'elle a exposées en duo à la galerie Onze et demi, en 2012. Délicate alliance de la pierre et du bois, sculptures organiques, des objets qui parlent au cœur, et de la passion de Silvia !

Son parcours

Silvia a toujours eu « soif d'apprendre ». Organisation de concerts, décoration, administration d'une entreprise d'insecticide... elle a dans son bagage « plein de petits boulots ». C'est au gré des rencontres qu'elle apprend le plus. Ainsi elle découvre il y a dix ans le travail et l'art du lapidaire, elle s'initie aux techniques, régulièrement visitée par Luc Chevalier qui suit son évolution. Si Silvia a le goût d'apprendre, elle aime aussi transmettre et partage volontiers son savoir. Depuis quelques mois, la lapidaire a quitté son atelier de la Maison des artisans, et nourrit un autre projet : le développement de son site Internet, www.artetpierres.com, qui lui permet de montrer et de vendre ses créations dans le monde entier, auprès de collectionneurs notamment.



L'art d'embellir les lieux

C'est « par hasard » que Cécile Perrichard, étudiante à l'époque, découvre la mosaïque. Heureux hasard puisqu'aujourd'hui elle vit son rêve. Dans son atelier ou sur les chantiers, dans ses cours ou sur les marchés, ses créations se déclinent au fil de ses inspirations.

Dès l'antiquité, la mosaïque était utilisée pour relater l'histoire ou des passages bibliques. « En Grèce, on façonnait des cônes en terre que l'on enfonceait dans des liants, de manière à former des motifs ronds sur les sols, explique Cécile Perrichard, mosaïste d'art à Plum. Les Romains eux, taillaient des cubes de marbre de différentes couleurs. Ils utilisaient aussi des pierres semi-précieuses ». L'art de la mosaïque évolue avec l'usage de nouveaux matériaux comme l'or à l'époque byzantine, ou les pavés de verre.

Cécile, elle, travaille essentiellement le carrelage, plus facile à trouver sur le Caillou et la pâte de verre importée d'Italie. « Mais on peut marier tous types de matériaux, précise-t-elle, galets, billes de verre plates, bois, miroir... » Aujourd'hui, les réalisations ont plus une vocation décorative qu'historique ou religieuse. Et les calédoniens semblent en être friands, le carnet de commandes de Cécile ne désemplit pas. « J'enchaîne les chantiers ! On me sollicite surtout pour des salles d'eau ou des cuisines. Mais la mosaïque peut permettre de délimiter une zone dans un salon, habiller un bar, elle peut être sculpture ou fontaine... On peut la retrouver partout, il suffit d'avoir l'idée ! »

Cécile s'applique à créer des motifs sur mesure pour ses clients, tout en veillant à ce que son oeuvre reste harmonieuse avec l'espace environnant. L'artiste travaille manuellement, « je n'utilise pas d'outils électriques ». Ses indispensables ? « ma pince japonaise, dont je me sers pour les tailles courantes et celle que j'appelle "bec de perroquet" pour les courbes intérieures. J'utilise aussi une carrelette pour mes prédécoupes. Pour le verre, j'emploie plutôt des outils à molettes. »

La jeune femme adapte sa méthode de travail aux supports. « Il y a trois méthodes, la méthode directe, où l'on taille et colle directement les matériaux sur le support, la méthode sur trame qui permet de précoller les morceaux sur un filet et de les transporter ensuite sur site. Je l'utilise beaucoup car elle me permet de travailler dans mon atelier. Et la méthode inversée, où



l'on précolle les matériaux à l'envers sur du papier kraft. Cette dernière permet d'obtenir une bonne planéité. Je l'emploie pour les fonds de douche ou les tables. »

Si Cécile considère avoir atteint son objectif : vivre de sa passion, elle aspire néanmoins à relever de nouveaux défis, comme celui d'investir les lieux publics. « Je verrais bien une grande mosaïque sur un rond-point », s'amuse-t-elle. À bon entendeur... ».

Son parcours

Cette jeune toulousaine aurait pu finir traductrice si elle n'était pas tombée par hasard sur un stage d'initiation à la mosaïque. « Je suivais des études en langues étrangères appliquées, en anglais et allemand, je me cherchais un peu », confie-t-elle. Puis c'est le déclic, de stages en formations, elle apprend les bases, les techniques « et le travail personnel fait le reste ! ». Il y a dix ans, elle s'installe en Nouvelle-Calédonie. « J'ai commencé par exposer mes objets et tableaux sur les marchés artisanaux ». Ses créations plaisent. Elle commence ses premiers chantiers, jusqu'à pouvoir lâcher ses emplois parallèles qu'elle faisait « par sécurité ». Aux derniers salons Habitat déco et Bât expo de la Maison des artisans, les clients affluent, « Je ne sais pas pourquoi, cette année ça marche très fort ! ». Aujourd'hui, ses semaines s'égrènent entre ses chantiers chez les particuliers et les cours qu'elle donne au Centre d'Art de Nouméa. « J'avais beaucoup de demandes lors de mes expositions, alors je me suis lancée ! ».

Sculpteuse émancipée

Marjorie réalise ses premières sculptures à l'âge de 10 ans, initiée par ses parents. Depuis un peu plus de 4 ans, elle en a fait son métier. Dans son atelier à Ouvéa, elle crée des oeuvres, sur commande ou destinées à être exposées.

« Mon père m'a appris à sculpter sans machines, dans les règles de l'art. C'était inconcevable pour lui de brûler les étapes, il fallait que je sache manier les techniques ancestrales. Je n'ai eu accès aux machines qu'à 18 ans seulement ». Originaire de la tribu de Lékin, Marjorie travaille essentiellement le Gaïac et le Buni, le bois de chefferie, pour les plus grandes sculptures.

« C'est un bois de forêt que l'on ne trouve qu'à Ouvéa. C'est avec ça que l'on fait les énormes barrières devant toutes les chefferies. Il a la particularité d'être imputrescible et sa teinte rouille est magnifique ».

La jeune artiste sculpte surtout des symboles et des emblèmes inspirés de l'art Kanak mais pas seulement. « J'aime beaucoup l'abstrait avec des formes organiques et les personnages qui sont entre le réaliste et le surnaturel. (...) Dernièrement, j'ai réalisé de grandes sculptures celtiques. (...) J'aime le mélange, tout ce qui représente le partage entre les cultures ». Une des œuvres qui l'a le plus marquée est une sculpture de 15 mètres de haut, réalisée à quatre mains avec un sculpteur de Canala pour le centre culturel de Maré.

« C'était un vrai travail d'équipe. Nous avons des styles très différents, et pourtant, quand on la regarde, on a l'impression qu'une seule personne a travaillé dessus ».



Marjorie Tiaou
sculptrice sur bois

Son parcours

Sculpteur reconnu, le père de Marjorie a eu l'occasion de travailler un peu partout dans le monde. « On a vécu en Europe, aux États-Unis, en Nouvelle-Zélande et en Australie. On a grandi avec ce côté occidental et on a une vision un peu décalée par rapport à la tribu ». Marjorie se lance d'abord dans des études en hôtellerie restauration, puis en haute gastronomie dans des restaurants étoilés. « J'avais envie d'apprendre quelque chose de nouveau ». Finalement, elle raccroche la filière générale via un DAEU et passe un Bac littéraire. Mais l'appel de la sculpture est plus fort. « Au début, je ne me sentais pas à la hauteur avec la renommée de mon père. Mais la pression baisse au fur et à mesure. Aujourd'hui, à 24 ans, je n'ai plus de doute, j'ai plus d'assurance ».



Un travail de patience

La première étape est d'aller en forêt pour couper le bois déjà à terre. « Il faut ensuite le nettoyer, éplucher l'écorce et le poncer pour enlever les fibres et la sève pour ne pas que le bois colle ». Marjorie dessine la pièce directement sur le bois avec un crayon. « Quand tous les repères sont faits, je découpe à la tronçonneuse, je dégrossis le surplus pour atteindre la forme de base ». Puis, elle affine la pièce avec « une meule et un papier de verre de plus en plus fin ».

L'habillage est la cinquième étape, « je sculpte tous les détails, les motifs avec des ciseaux à bois. Une fois que la sculpture est terminée, je ponce à nouveau mais à la main. C'est l'étape la plus longue, cela demande beaucoup de patience. Sans finition, la sculpture n'a pas de valeur ». Marjorie préfère laisser le bois naturel, brut, « pour que les gens puissent mettre ce qu'ils veulent, de la lasure, du Bondex, de la cire ou de l'huile de lin. Je passe seulement du cirage incolore qui crée une légère patine et le protège ».

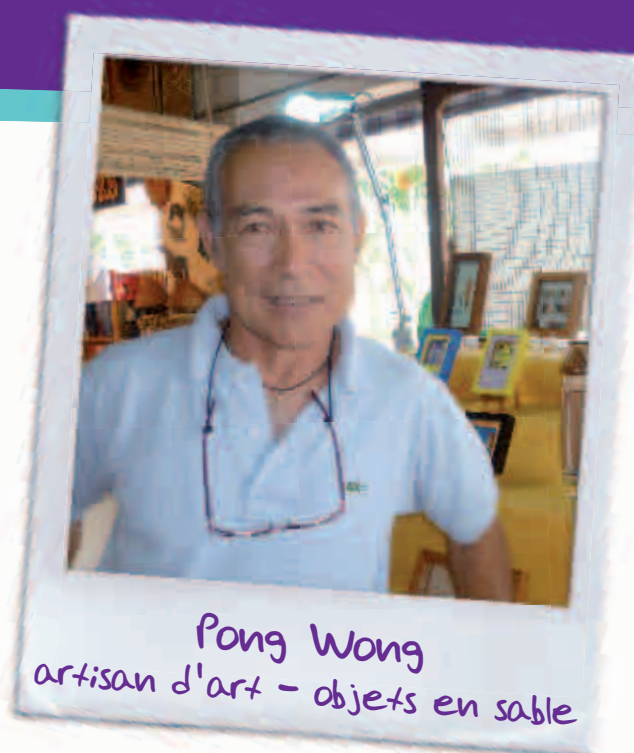
Il est possible d'admirer son travail dans son atelier, chez elle à Balaba, mais aussi à l'occasion d'événements et festivals culturels comme la fête du lagon, celle du taro ou du Walei. D'ici là, ses œuvres sont exposées à la Galerie du Centre Culturel Tjibaou.

La Calédonie en bouteille

Depuis 30 ans, Monsieur Wong met la Nouvelle-Calédonie en bouteille. Il crée des pièces uniques : pieds de lampes, bougeoirs, objets de décoration, tableaux... à partir de poudres de terres et de pierres du Caillou. Zoom sur un savoir-faire hors du commun.

Pour sûr, il y a du génie dans ces bouteilles... Mais comment est-il possible de créer des paysages si minutieux dans des contenants si étroits ? « C'est la question que tout le monde me pose ! En fait, c'est une construction, explique Pong Wong, je travaille en superposant des couches, en spirale ». Autodidacte, l'artiste reconnaît qu'il lui a fallu « de nombreuses années pour en arriver là ». Chaque pièce lui demande quatre à cinq jours de travail, « c'est difficile à faire, il y a une technique de tassement particulière, au millimètre près, cela prend du temps ». Mais le résultat est là, sans collage, l'objet peut être transporté sans risque de mélange. « J'ai déjà envoyé plusieurs de mes pièces par la poste jusqu'en métropole, elles sont arrivées intactes ! » assure M. Wong, heureux de voir ses œuvres voyager.

La nature calédonienne lui offre sa palette de couleurs, une centaine au total obtenue à partir de terres et de pierres concassées qu'il mélange ensuite « comme de la peinture ». « Trouver des pierres, de la caillasse comme on appelle ça ici, c'est facile, il y en a partout, il suffit d'avoir l'œil. Quand j'ai commencé, je les réduisais en poudre à l'aide d'un marteau, où je les amenais à la SLN qui avait un concasseur ». M. Wong s'approvisionne en bouteilles de verre de différentes tailles et gabarits en Australie ou en métropole, mais fabrique les encadrements et les socles en kohu qu'il tourne lui-même. Puis l'imagination fait le reste, « je ne fais pas de dessin au préalable, j'ai tout dans la tête ! ». Cet ancien navigateur et amateur de vol libre a encore en mémoire de nombreux paysages vus de la mer et du ciel depuis son deltaplane. « La Nouvelle-Calédonie offre à voir des couleurs merveilleuses. Dans mes bouteilles, je crée des paysages qui existent mais que je transforme ». Pourquoi avoir appelé son atelier artisanal Microcosmes ? « C'est un ami qui me l'a suggéré, cela veut dire petit monde ».



Son parcours

Pong Wong est né à l'île Maurice d'un père d'origine chinoise. À 20 ans, il quitte son île natale pour « partir à l'aventure » en bateau. Il « bourlingue » plusieurs années de Hong Kong à Antigua en passant par les Caraïbes où il s'occupe de charters. Jusqu'à arriver à Moorea en Polynésie où il découvre le Club Med qui l'embauche comme G.O puis responsable ski nautique. Pong Wong passe 5 ans dans ces fameux villages vacances au Maroc, à Hawaï et à l'île Maurice. Après quoi, il décide de partir vivre en Californie où il effectue divers travaux chez les particuliers. Puis, il repart en bateau explorer les îles du Pacifique et fait escale en Nouvelle-Calédonie en 1976, « je n'étais que de passage ! ». Ici, il se découvre une passion, « un jour, j'ai pris un peu de caillasse dans une bouteille et tout s'est mélangé. Cela m'a donné l'idée de faire des motifs et d'arriver à les faire tenir. » Une amie lapidaire lui propose d'exposer ses quelques créations sur son stand à Bourail. À sa grande surprise, « tout s'est vendu ! Cela m'a encouragé à continuer et à réaliser ma première exposition ».



Les métiers du bâtiment



Les artisans du bâtiment sont garants d'un savoir-faire mêlant tradition et modernité, où les techniques, outils et matériaux ont su évoluer avec le temps. On retrouve ainsi les métiers de charpentier, carreleur, serrurier, électricien, plombier...

58%

Le Bâtiment est le 1^{er} secteur artisanal en Nouvelle-Calédonie et représente 58% des entreprises artisanales du territoire.



Christian Huet
serrurier



Laurent Fenoy
carreleur

Un art transmis par les compagnons

Noé Bertram est compagnon du devoir. Son tour de France l'entraîne jusqu'en Calédonie, dont il tombe littéralement amoureux. Une fois sa formation achevée, il revient s'installer sur le Caillou, où il crée sa propre entreprise de charpente.

C'est à croire qu'il était prédestiné... Car Noé (l'autre, le personnage biblique) aurait construit sa célèbre arche sous les ordres de Dieu, faisant de lui l'un des premiers charpentiers de l'histoire religieuse. Le métier apparaît au moment où l'homme nomade se sédentarise, l'obligeant ainsi à construire son habitation. Au moyen âge, le charpentier devient le maître du bois.

Aujourd'hui, l'évolution des techniques lui facilite un peu le travail, notamment avec l'emploi d'outils portatifs, et le développement des moyens de levage, qui a aussi permis d'ouvrir le métier aux femmes. N'est pas charpentier qui veut, Noé reconnaît que c'est un métier difficile et assez dangereux. « Il ne faut pas avoir le vertige ! ». La profession est, de fait, soumise aux intempéries mais le climat océanien favorise grandement les conditions de travail. Le métier exige aussi un bon niveau en mathématiques, « notamment en trigonométrie, car les épreuves, l'étape préalable au taillage, quand on trace des pièces, est fondamentale. On ne peut pas rattraper une pièce de bois taillée trop courte ! »

Noé atterrit en Calédonie dans le cadre de sa formation de compagnon. Il travaille durant un an chez ACGM, où il participe à la réalisation de la salle de spa du Méridien et à l'édification du Kou Bugny, sur l'île des Pins. Mais sa mission arrive déjà à son terme et il n'aura pas la satisfaction d'assister au levage de l'hôtel. Moins d'un an après son retour sur le caillou, il crée sa propre SARL, Bois concept. Il fabrique des charpentes en bois traditionnelles, des maisons en ossatures bois, des decks, des farés... « La construction bois est, au niveau mondial, en plein essor. Depuis trois ans, le secteur se développe fortement ici ». Noé le rappelle, « un charpentier peut travailler sur les chantiers, mais il peut aussi se spécialiser sur l'outil informatique en dessin assisté par ordinateur, et même terminer ingénieur en bureau d'études ! » Un métier traditionnel donc, mais qui offre de nombreuses possibilités et s'inscrit dans l'air du temps, résolument écologique !



Noé Bertram
charpentier

Son parcours

Noé ne s'est jamais senti à l'aise à l'école, « je savais que j'allais faire un métier manuel ». En classe de 3^e, c'est décidé, il sera charpentier. « J'ai choisi de me former avec les compagnons, car ce sont eux qui ont la meilleure réputation ».

Il commence comme apprenti à Lamothe-Landerron (33) pendant deux ans. Puis, il entame son tour de France : Rouen, Montpellier, Strasbourg, Lyon, Vannes, Pau, Marseille, Saint Etienne. Mais aussi l'Italie et la Nouvelle-Calédonie. Cinq années de formation et de voyages avant la consécration. « Après quatre à cinq années de Tour de France, on doit réaliser un « chef d'œuvre » pour passer de l'état d'aspirant à celui de compagnon itinérant. On appelle ça « tailler la réception » ». Les compagnons sédentaires évaluent le travail et le parcours du candidat. « Si on est digne d'être reçu, on est intronisé lors d'une cérémonie à huis clos ».

A l'issue de ce rite de passage, le nouveau compagnon doit 3 ans de devoir. « Pendant 5 ans on a essentiellement reçu, c'est à notre tour de partager nos savoirs auprès des apprentis et aspirants ». Noé passe, en plus, un brevet de maîtrise, en contrat de qualification. Un parcours sans faute qui lui permet d'arborer le titre, bien mérité, de « maître artisan charpentier qualifié ».



Un as du carreau

«...la filière est en perte de vitesse et pourtant le métier de carreleur a de beaux jours devant lui. »

Depuis plus de 4 000 ans que le procédé est connu de l'homme, les nombreuses façons de traiter le carrelage ont donné naissance à des appellations différentes qui ne sont en général connues que des spécialistes. Mais qu'on l'appelle céramique, terre cuite, grès ou faïence, la pose du carrelage demande une technicité sans faille qui passe par des étapes incontournables comme la préparation du sol, son isolation phonique, la réalisation d'une dalle et la pose du carrelage proprement dite. En Calédonie, très peu d'artisans travaillent à l'ancienne, c'est-à-dire au ciment ou à la chaux. La plupart préfèrent utiliser la colle chimique qui a l'avantage non négligeable sous nos latitudes de ne pas sécher trop vite. Après, tout est question d'esthétique. « Il faut que tout soit propre à l'œil, explique Laurent Fenoy. Il n'y a aucune place pour l'approximation. Chaque détail est important ».

D'où la nécessité d'être minutieux, méticuleux et consciencieux. Il faut aussi être en forme car le métier de carreleur est particulièrement exigeant physiquement. « On passe son temps à genoux », confirme notre professionnel.

Bon revers de la médaille, le carreleur est à la fois autonome et créatif. Et, cerise sur le gâteau, « contrairement aux métiers intellectuels, le travail du carreleur est valorisé car le client, s'il est satisfait, ne manque jamais de vous le dire et de vous féliciter. »



Laurent Fenoy
carreleur

Son parcours

Père de famille et marié à une Calédonienne, Laurent Fenoy a passé de longues années en France avant de revenir en Nouvelle-Calédonie. De longues années au cours desquelles il a mené de front une carrière de sportif de haut niveau (Il a terminé 11^e des championnats de France de VTT en 2003) et des études de haute volée. Après un Bac de sciences économiques et sociales, il s'est tout naturellement orienté vers un Deug de sciences économiques. Mais il n'a tenu qu'un an. « Je ne me voyais pas derrière un bureau toute ma vie ». Le sportif revient alors vers ses premières amours. Et s'oriente alors vers le STAPS (Sciences et techniques des activités physiques et sportives) où il obtient, excusez du peu, une maîtrise de la recherche en physiologie de l'exercice. Il enseigne ensuite dans une ZEP (zone économique prioritaire) du Var. Un an encore. « C'était le plus gros collège du coin, une véritable usine. J'ai vite compris que ce n'était pas ma vocation ». Il décide de quitter la métropole et de rejoindre ses parents installés en Calédonie depuis de longues années. Et commence à travailler avec son père, carreleur de métier. A son palmarès, la rénovation de la piscine du Ouen Toro – « 52 km de joints à la résine Epoxy ! » – et celle du Mont-Dore. « Avec la même surface de joints à faire, mais avec en plus 800 m² de carrelage autour ! ». En 2009, Laurent Fenoy, envisageait de faire valider ses acquis et d'enseigner, « parce que la filière est en perte de vitesse et que le métier de carreleur a de beaux jours devant lui ». Il a également fait évoluer les statuts de son entreprise passant d'entreprise individuelle à SARL, dont le nom est SOCAPOSE, et emploie 3 personnes en CDI.



Son parcours

Après un CAP d'ardoisier zingueur à sa sortie de l'école, Christian Huet est victime d'un grave accident qui l'empêche de travailler pendant l'année 1969 et lui interdit pour toujours de monter sur les toits comme le voudrait sa formation. Une fois remis, il se rend compte qu'il est trop jeune ou trop âgé pour suivre une nouvelle filière. Farouchement indépendant, ce passionné de boxe thaïlandaise accumule alors les expériences professionnelles jusqu'en 1974, quand il rencontre un artisan serrurier qui le prend sous son aile. « C'était un homme exigeant, très pointu et qui m'a formé au métier de A à Z. Il pratiquait ce qu'on appelle 'l'ouverture fine', c'est-à-dire le crochetage d'une serrure sans abîmer la porte ». Avec ce maître d'apprentissage hors pair, Christian est gagné par la passion. En 1981, il fonde une société qui vit encore aujourd'hui, reprise par ses enfants. Il rejoint en 1997 son frère en Calédonie et tous deux créent une entreprise de mécanique. Comme ils n'arrivent pas à joindre les deux bouts, Christian décide de retourner à son vrai métier, la serrurerie, dans laquelle il affiche quelques 35 ans d'expérience. Pour se remettre en selle, il sera aidé par son propriétaire calédonien qui lui fait crédit de six mois de loyer ! En 2001, il passe un contrat avec une prestigieuse marque dont il devient le représentant. En 2004, encouragé par ses fils (deux sur trois sont serruriers), il se constitue en SARL. Perfectionniste, très pointilleux sur la qualité des produits (normes NF et A2P) il garantit 10 ans ses portes blindées. Les contraintes du métier ? Selon lui, aucune. Même quand on se fait réveiller en pleine nuit pour ouvrir une porte, « si on aime son métier... »



La clé du paradis

C'était, avec la marine, l'une des deux passions du roi Louis XVI : la serrurerie est un métier ancien qui atteint des sommets dès le XVII^e siècle, avec notamment la conception de coffres-forts dont la complexité des serrures défie encore l'imagination.

Le métier se développe en même temps que la révolution industrielle et l'apparition des grandes métropoles, pôles d'attraction mais aussi repères de brigands et cambrioleurs. Il y a ce qu'on appelait le « serrurier popotier », qui sillonne la ville avec son sac d'outils sous le bras pour ouvrir les portes des étourdis ou réparer les serrures des victimes d'effractions. Il y a aussi le métallier serrurier qui travaille les métaux pour fabriquer des portes, des meubles et des grilles à serrures sécurisant les bâtiments. Ces corps de métiers s'exercent parfois dans la même entreprise. Les serruriers sont soucieux de garder plusieurs longueurs d'avance, et pour cette raison il existe des secrets de fabrication ou de manie- ment qui ne se transmettent que de père en fils, de maître en apprenti. Avec les normes réclamées par les assureurs, les techniques ont évolué. De nos jours, une porte blindée A2P*** (assurance prévention protection) est quasiment inviolable à moins de l'attaquer à la baguette enrobée et à la tronçonneuse et de réveiller tout le quartier...



Christian Huet
serrurier



Lionel Tiavouane
électricité et terrassement

Son parcours

Lionel Tiavouane suit sa scolarité au collège de Pouébo puis de Païta. « Je n'avais pas d'assez bons résultats pour continuer en filière générale, je me suis orienté dans la branche technique un peu par défaut », reconnaît Lionel qui aurait bien voulu faire carrière dans le secteur minier, « en géologie, pour aller sur le terrain faire des analyses de minerai ». Il se forme à l'électricité au lycée professionnel Champagnat de Païta, où il décroche un CAP. « Je voulais poursuivre en Bac pro mais avec les événements tout a été perturbé ». Très engagé, il retourne à Pouébo où il devient animateur dans une école populaire Kanak avant de s'intéresser au développement économique en créant un GIE en tribu. Il y exerce son métier d'électricien et acquiert aussi des compétences dans la conduite de travaux et la gestion. En 1996, il se lance à son compte avec le soutien de la Chambre de métiers et de l'artisanat. « Je suis toujours militant mais j'ai assez donné de mon temps », considère-t-il, satisfait de constater le fruit de son engagement, « tout cela a contribué à ce que l'on travaille tous ensemble pour faire avancer les choses ».

Entrepreneur militant

Électricien de métier, Lionel Tiavouane a élargi son activité au terrassement. À la tête d'une entreprise employant neuf personnes, il travaille pour le compte de collectivités et d'entreprises sur la côte Est.

Originaire de la tribu de Saint-Gabriel à Pouébo, Lionel Tiavouane débute sa carrière dans le bâtiment et les travaux publics à travers le Groupement d'Intérêt Économique de sa commune. « Nous faisons l'électricité, le terrassement, les VRD pour la mairie, la province Nord et les particuliers ». Quelques années plus tard, il quitte le GIE pour se mettre à son compte, d'abord comme électricien puis comme terrassier, fort de l'expérience acquise à travers le groupement. « À Pouébo, on ne peut pas se contenter de faire seulement de l'électricité, j'ai été obligé de me diversifier. En 2001, j'ai acheté quelques engins. Soukaina Pesce de l'antenne CMA de Koné et Patrick Leblais de l'antenne de Poindimié m'ont toujours accompagné. Aujourd'hui encore, ils me conseillent, notamment à travers le CEGESMET », le centre de gestion de Koné en charge de la comptabilité de l'entreprise.

Lionel Tiavouane se positionne dès le début auprès de KNS pour du terrassement, « mais c'était chasse gardée, affirme le chef d'entreprise, les gros contrats étaient réservés aux entreprises de la zone VKP ». L'entreprise développe alors son activité à l'Est, « nous réalisons des installations électriques, les rénovons ou intervenons en dépannage pour la mairie de Pouébo, la province Nord, l'hôtel Koulnoué à Hienghène et en sous-traitance pour quelques grosses entreprises nouméennes ». Membre de la fédération des entreprises de la côte Est, l'entreprise se constitue en groupement pour les plus gros marchés. Son récent contrat avec TEASOA, opérateur d'habitat social lui permet de consolider l'emploi de ses neuf salariés et « permettra peut-être, d'en créer de nouveaux ».



Bonjour c'est le plombier !

Difficile aujourd'hui d'imaginer un monde sans plombier. Grâce à eux, nos sociétés ont accédé à l'hygiène, les cités à la salubrité. Leur savoir-faire a contribué considérablement à l'amélioration de notre santé. Portrait de Maxime Vidal, un professionnel qui exerce son métier avec passion et dans les règles de l'art.



Son parcours

Originaire du Nord Pas de Calais, Maxime Vidal commence son apprentissage à 15 ans. « Je me suis rendu à une journée portes ouvertes chez les Compagnons du devoir. Lorsque j'ai vu l'atelier plomberie, ça m'a tout de suite plu. J'ai donc été convié à rejoindre cette grande famille d'hommes du métier. » Il passe deux ans à l'association ouvrière des compagnons du devoir de Villeneuve d'Ascq, avant d'entamer son tour de France qui durera 7 ans. Ces années lui permettent aussi de se former en Irlande et en Nouvelle-Zélande. Il passe ensuite une année à Montpellier comme formateur, où il formera plus de 70 personnes aux BEP, CAP et autres formations continues. Mais la métropole ne lui convient plus, « j'ai eu envie de repartir à l'étranger ». Il retourne en Nouvelle-Zélande où il travaille trois ans, passe régulièrement des vacances en Nouvelle-Calédonie chez ses amis et finalement s'installe à son compte à Nouméa en 2010.



Des premiers systèmes d'irrigation de cultures aux pompes à vis d'Archimède, des aqueducs aux égoûts, jusqu'à l'invention de la chasse d'eau ; la distribution et l'évacuation des eaux ont toujours été au centre de nos préoccupations, répondant à nos besoins physiologiques.

Aujourd'hui encore, le métier de plombier chauffagiste est en constante évolution avec l'apport de nouvelles technologies et l'adaptation aux normes en vigueur. « Nous apportons du confort et du bien-être dans une habitation, explique Maxime Vidal. Nous gérons l'eau et surtout évitons le gaspillage ! Notre savoir-faire consiste à contrôler – relativement – les éléments et la matière. L'eau, l'air, le fioul, le soleil (...) En métropole, le chauffage représente 50 % de notre travail. Ici, je ne fais que la moitié de mon métier en somme. »

Ce jeune trentenaire exerce son activité en société (SARL) et intervient tant chez les particuliers que dans l'industrie. « C'est un métier où l'on rencontre beaucoup de personnes. On entre dans leur intimité, elles nous donnent leur confiance. À nous de leur rendre en réalisant un travail de qualité, en laissant un chantier propre et en appliquant des prix honnêtes. »

Maxime souligne l'importance de se qualifier. « On retrouve souvent des installations mal faites. C'est malheureux car ce sont les clients qui paient les pots cassés et cela donne une mauvaise image du métier. C'est important d'aimer ce que l'on fait, car on ne compte pas ses heures ! ». Les journées de Maxime, sont rythmées par l'avancement de ses différents chantiers. « Il faut être organisé car cela ne se passe jamais comme prévu ! » Son cheval de bataille ? « Travailler dans le respect des matériaux et des autres corps de métiers. Car, bien que chacun soit missionné pour un lot, on travaille ensemble sur le même ouvrage et pour le même client. Le but est de le satisfaire ».

Les métiers de bouche



Les artisans des métiers de bouche font de la qualité et du conseil leur priorité, anticipant ainsi les attentes des consommateurs. Ces métiers sont liés à la fabrication et à la transformation de produits alimentaires quotidiens et traditionnels : boucher, charcutier, boulanger, chocolatier, services de gamelles, fabrication d'achards, de confitures ou de sirops...

5%

du tissu artisanal est composé de métiers de l'Alimentation en Nouvelle-Calédonie.



Gérald Htiah
fabricant de foie gras



Gabrielle Viramoutoussamy
fabricante d'achards

Un épicurien derrière les fourneaux

Cuisinier de formation, **Gérald Ittah** confectionne aujourd'hui des foies gras et les distribue sous la marque **Nouméa Gourmet**. Régulièrement appelé à l'étranger pour partager son art, cet artisan savoure son métier en inventant de nouvelles recettes.

La gastronomie, c'est avant tout, l'art de faire un bon repas, préparer de belles et bonnes assiettes avec des produits minutieusement choisis. Un art ancestral très ancré dans la culture française. « Quand on apprend la cuisine, c'est le rêve de tout le monde. Plus tard, on se rend compte qu'il y a d'autres réalités », explique **Gérald Ittah**, cuisinier et gérant de la société **Nouméa Gourmet**.

A 39 ans, cet amoureux de la table se définit comme « un épicurien ». Et ce qu'il aime avant tout dans son métier, c'est la nouveauté. « Ça permet d'apprendre beaucoup et ça évite la routine ». Dans cette logique, **Gérald Ittah** a décidé, il y a quelques années, de créer sa propre société de foie gras. « Au départ, j'ai pu lancé mon affaire grâce à un fournisseur qui m'a fait confiance ». Ses clients sont aujourd'hui des particuliers mais pas uniquement. « Je travaille aussi avec les grandes et moyennes surfaces, les épiceries fines... ».

Installé dans son laboratoire, il jongle avec les recettes, tente les mélanges et invente de nouveaux goûts. « La spécialité cette année sera le foie gras à la Number One, au piment d'Espelette, et cassis-violette ». Il prépare aussi des magrets fourrés au foie gras, des chutney et confitures... Les « petits plus » d'une bonne table.

Grace à son activité, il est régulièrement appelé à l'étranger où il « donne un coup de main », participe à des salons ou des présentations. De retour sur **Nouméa**, il nourrit de nouveaux projets. Prochainement, il aimerait organiser « des dégustations de foies gras, chocolat, vins... ». Histoire de faire partager son goût pour les bonnes choses.

Son parcours

*Gérald Ittah a débuté sa formation à Paris. « À l'époque on était recruté sur dossier et entretien à l'école d'hôtellerie. C'était loin d'être évident et une fois qu'on y était, on nous apprenait, avant tout, le rythme du métier ». Un rythme soutenu mais qui ne lui déplait pas. Le diplôme en poche, il s'envole pour Saint Barthélemy aux Antilles pour y travailler dans un hôtel restaurant. Quelques années plus tard, il retourne dans la capitale Française et décroche des contrats chez de gros traiteurs de la place. Après quelques années, la vie des îles lui manque et sa passion pour la planche à voile le mène vers les plages calédoniennes. Arrivé en 1993 sur le Caillou, il décroche immédiatement un poste et change de fourneaux peu après pour devenir chef de cuisine au mess des officiers. Il participe ensuite à l'ouverture du **Nouvata Park de Nouméa**, à celle d'une cafétéria sur **Nouméa** puis il crée le **Carré bleu**, le snack de la piscine du **Ouen Toro**. En 2002, il lance parallèlement à son activité « **Les foies gras du Ouen Toro** ». En novembre 2007, il construit son propre laboratoire qu'il aménage « avec l'aide des services vétérinaires ». Depuis, il se consacre uniquement à son entreprise de foie gras « **Nouméa Gourmet** ».*



Gérald Ittah
fabricant de foie gras

Des neurones dans le chocolat

En puisant dans l'histoire et le patrimoine océaniques, Philippe Perrichet a créé des produits originaux de standing international. Avec lui, la tradition, c'est l'avenir.

Philippe Perrichet aime l'aventure, l'innovation. Après un CAP, suivi par dix ans d'apprentissage et de perfectionnement, elles l'ont mené jusqu'en Australie, puis en Calédonie où un passage dans la grande distribution lui permet d'évaluer les besoins et goûts des habitants. Il ouvre alors sa propre enseigne.

L'établissement trouve vite ses marques. Mais l'artisan ne veut pas s'arrêter là et invente une confiserie typiquement calédonienne. S'il lui faut un an pour trouver la texture, la saveur et le séchage idéals, le fruit de son labeur prospère depuis huit ans : ce sont les « Pierres du Bagne », à base de chocolat et de meringue, dont la confection reste un secret professionnel. Cette gourmandise qui résiste aux hautes températures et au voyage, demande un « travail de titan », chaque « pierre » étant faite à la main...

Comme d'autres métiers culinaires, celui de boulanger-pâtissier requiert de la passion sans laquelle il est difficile de commencer le travail à 3h du matin, y compris dimanches et jours fériés. L'équipe de Philippe Perrichet accueille des apprentis : sa responsable de boulangerie et sa seconde de laboratoire ont-elles été quasiment formées de A à Z puis promues en interne. C'est aussi le cas d'un jeune maçon qui a quitté le bâtiment pour la viennoiserie et que l'artisan a formé à tel point que « maintenant, sa production est équivalente à la mienne, et ça c'est vraiment formidable. » D'autres stagiaires passent régulièrement, de quelques jours à plusieurs semaines, pour découvrir le métier ou se perfectionner. Philippe Perrichet ne craint pas de transmettre son savoir-faire. Il y a quelques années, il part trois mois former un pâtissier français en Australie. Résultat : « Le gars vient de revendre son commerce, à prix d'or ! »



Cœur d'écolo

Retour sur le Caillou. Philippe met au point un nouveau produit qui s'inspire d'un emblème calédonien : le Cœur de Voh... un cœur praliné au riz soufflé, enrobé de chocolat noir. Le succès est immédiat. Ses produits originaux sont bientôt vendus sous douane. Depuis 2007, on peut même les trouver dans les épiceries fines en Métropole. Des comités d'entreprises le sollicitent. La publicité ? Inutile. Yann Arthus-Bertrand s'en est déjà chargé : sa photo du « Cœur » a fait le tour du monde. Sur chaque étui vendu, un pourcentage du bénéfice est reversé à l'Association pour la sauvegarde du patrimoine de Voh. « Pour protéger la mangrove ... C'est une manière d'apporter mon petit grain de sable à la protection de notre environnement ».

Son nouveau délice à peine lancé, l'inventeur en expérimente déjà un autre. Il s'agit d'une recette très française adaptée à un produit très océanien. C'est aussi surprenant que savoureux et fondant. Mais, chut ! On ne vous en dit pas plus. Rendez-vous dans sa boutique...





Son parcours

Rien ne prédestinait Gabrielle à la fabrication des achards. En tout cas pas ses études. Un BEP secrétariat-comptabilité en poche, c'est tout naturellement qu'elle se retrouve dans un bureau. L'expérience tourne court. La jeune femme aime trop bouger et le contact avec les gens pour en rester là. Elle se lance alors dans la bijouterie, un de ses dadas. « Entre la fabrication, la vente et les relations clientèle, j'étais dans mon élément ». Mais là, coup du sort. Son employeur la licencie pour raisons économiques. « Je ne m'y attendais pas. Et je devais absolument travailler pour payer les traites de notre maison ». Ni une, ni deux, Gabrielle Viramoutoussamy décide d'exploiter un autre de ses dadas, la cuisine, une passion qu'elle tient de sa mère « cordon bleu ». Et se met à fabriquer des achards. D'abord dans sa cuisine, puis dans un local que son mari lui aménage. « Avec les achards que je vendais, j'achetais du matériel ». Depuis plus de six ans, elle a su se créer une clientèle fidèle et propose une trentaine d'assortiments différents qui vont des citrons aux légumes, en passant par les aubergines, les oignons ou les piments. Le secret de sa réussite ?

« J'aime cuisiner. Et je n'ai pas peur d'assaisonner. Même si mes clients ont été surpris au début, aujourd'hui, ils me demandent de pimenter encore plus ». Avec 500 à 600 pots d'achards à préparer chaque mois, cette trentaine pourrait saturer des fourneaux. Hé bien, pas du tout. Une fois l'atelier nettoyé, elle se remet à la cuisine... Mais pour ses proches cette fois !



Gabrielle Viramoutoussamy
fabricante d'achards

À l'huile sinon rien !

« J'aime cuisiner. Et je n'ai pas peur d'assaisonner ».

Les achards sont des légumes crus ou cuits, conservés à l'huile avec du vinaigre et des épices. Ils seraient une création des corsaires qui pouvaient emporter des légumes à bord grâce à ce mode de conservation, ce qui leur évitait de souffrir du scorbut. On en trouve un peu partout dans le monde, mais particulièrement dans les îles, en Inde, en Iran et au Pakistan.

Il en existe une très grande variété. Ils sont utilisés tels quels, en entrée ou en accompagnement. Ils donnent du caractère aux plats de riz, pâtes et céréales telles que le blé, le boulgour ou la semoule et se fondent avec bonheur dans toutes les recettes de Colombo, de curry ou encore de massalé, ainsi qu'avec les viandes en sauces. Certains en font même une garniture de sandwiches, originale et pleine de goût. S'ils se mangent très rapidement, leur fabrication demande beaucoup de travail.

Il faut d'abord laver les légumes, les éplucher, puis les hacher en julienne. On émince les oignons. On pile le gingembre, le sel, l'ail et le piment, des condiments qui vont relever le goût d'ensemble du plat. Puis on cuit le tout mélangé avec de l'huile de tournesol qui a l'avantage de préserver la saveur des matières premières utilisées. Le tour est joué. Ou presque pour notre cuisinière qui doit alors remplir un à un les pots destinés à la vente avant de livrer les différents magasins qu'elle fournit chaque mois.

Les métiers de la production



Le secteur de la production regroupe un éventail de savoir-faire. Issus de la grande tradition des métiers, il développe une grande technicité dans l'emploi et le façonnage des matières premières : bois, métaux, textiles, cuirs... On retrouve les métiers de sellier, ferronnier, couturier, joaillier, prothésiste dentaire, cordonnier...

15%

des entreprises artisanales calédoniennes ont une activité dans la Production.



Marion Habault
parfumeur créateur



Érik Spinelli
tourneur sur bois



Le cuir dans la peau

Autodidacte, Claude Chalifour a créé il y a plus de 20 ans, Le Coin du cuir. La boutique, située en haut de la place des Cocotiers, est rapidement devenue une référence locale en matière de sandales, maroquinerie et sellerie en cuir.

L'art du cuir existe depuis la nuit des temps, la peau de bête étant l'une des premières ressources pour l'Homme. Aujourd'hui, le secteur recouvre une grande diversité de métiers aussi bien dans l'industrie que dans l'artisanat.

Chapeaux de cow-boys, selles, ceintures, sacs, porte-monnaie, chaussures... la petite échoppe nouméenne est bien fournie. Au sous-sol, dans l'atelier, les outils traditionnels ont encore leur place au-dessus de l'établi. Maillet en peau de bœuf, abat quart (pour lisser les tranches), règle, compas, formoir (pour réaliser des plis) et emporte-pièce (pour trouser le cuir) cotoient de plus gros instruments comme une presse, une machine à dorer ou un banc de finissage.

Il fût un temps où Le coin du Cuir embauchait dix personnes, dont sept en production. « C'était ma fierté de dire que tout était fabriqué ici, se souvient Claude. Puis les grandes surfaces sont arrivées et ont cassé les prix. Je n'avais pas les moyens de les concurrencer. Soit je pliais boutique, soit je m'adaptais ». L'artisan se tourne alors vers l'Argentine, « c'est un pays où il existe encore des

Son parcours

Originaire de Montréal, Claude Chalifour quitte le Canada (mais pas son accent !) à 18 ans pour faire le tour du monde avec sa compagne. Après 5 ans sur les routes, ils débarquent en Nouvelle-Calédonie. L'escale devient leur port d'attache. « Arrivés ici, nous avions besoin de chaussures, j'ai récupéré un bout de pneu chez un garagiste, du cuir chez un sellier et j'ai fabriqué mes premières paires de sandales. Les gens les trouvaient originales et m'ont demandé où je les avais trouvées ». C'est ainsi qu'une nouvelle aventure commence. L'artisan apprend le métier dans les livres, « il y a 25 % de techniques de base et 75 % de passion ! ». Il fait un temps les marchés, avant de s'installer avec deux autres artisans à la Maison de l'artisanat, rue Anatole France. « Puis chacun a fait sa route et moi j'ai traversé la rue », pour s'installer là où il se trouve encore aujourd'hui, au Coin du cuir.



petits ateliers familiaux qui peuvent réaliser de petites commandes et garantir une bonne qualité ». La plupart de ses produits y sont fabriqués, même ses fameuses sandales Gita, une marque qu'il a déposée. « Nous proposons plus de 100 modèles pour hommes et femmes du 33 au 48 ». Astucieux, certains de ses modèles ont des lanières réglables pour s'ajuster à tous les pieds. D'autres ont des lanières fixes mais adaptées à des pieds plus forts, « je monte par exemple, des lanières 40 sur du 39 ». Le secret du succès ? « Savoir s'adapter à la clientèle locale et assurer un service après-vente. Mes clients viennent ici car ils savent que mes produits sont abordables, rustiques, solides et garantis. C'est ça le commerce, il ne faut pas seulement prendre, il faut aussi donner ! ». L'atelier est donc désormais dédié à la réparation, même si quelques pièces y sont encore fabriquées. « Je fais encore quelques ceintures sur mesure, et des pièces particulières pour les harnais par exemple ».

Mais ce qu'il préfère, c'est créer des pièces uniques comme une caisse de guitare, des tableaux, du mobilier ou encore un miroir à trois faces.

Inspiration océanienne

Nathalie a fait de sa passion, la couture, son métier. Elle crée notamment des robes missions qu'elle agrémente au fil de son imagination. Un savoir-faire qui requiert des idées, de la patience et de la minutie.

Métier jadis réservé à la gent masculine, la confection de vêtements est longtemps l'apanage d'une corporation. C'est au prix d'une lutte acharnée qu'au milieu du 17^e siècle, les femmes mettent un terme à ce monopole. Rigoureusement encadré et couronné par la réalisation d'un chef-d'œuvre, ce métier se développe considérablement au XIX^e siècle.

Nathalie Filitoga ouvre son atelier de couture, LAA créations, au centre ville de Nouméa en 2005. « LAA, cela veut dire soleil en wallisien. C'était le prénom de ma grand-mère qui était couturière. C'est en la regardant coudre que j'ai appris ».

Son parcours

Maman de 5 enfants, Nathalie est née et a grandi à Nouméa, où elle suit des études dans le secteur médico-social. Elle travaille un temps à l'ACAPA, puis est embauchée dans un magasin de robes de mariées. « Je m'occupais de la vente et j'accompagnais les jeunes couples japonais pour leurs mariages ». Elle fait aussi les retouches sur les robes de mariées et, petit à petit, prend confiance et exprime son savoir-faire. Elle crée ensuite des bijoux, avant d'ouvrir son propre atelier de couture en 2005 qu'elle doit fermer en 2008 pour suivre son mari muté en métropole. De retour en Nouvelle-Calédonie, sollicitée par ses anciennes clientes, elle reprend son activité.



Une passion que Nathalie avait en elle depuis toujours sans oser en faire son métier, « j'avais peur de me lancer », confie t-elle.

Il y a six ans, elle franchit le pas, « j'ai commencé avec 10 robes dans mon magasin ». Mais trois ans plus tard, elle doit interrompre l'aventure, « suite à la mutation de mon mari en métropole ». De retour sur le Territoire, elle décide de tout reprendre à zéro. « J'ai une forte demande de mes anciennes clientes, notamment pour les mariages », car ce que Nathalie préfère c'est créer des robes missions. « Je mets toute mon imagination dans leur conception, j'aime marier les couleurs. J'essaie de mélanger les cultures océaniques. Les tahitiennes la portent plus droite, les mélanésiennes plus large, les wallisiennes mettent plus de dentelles... ». La couturière confectionne aussi des robes bustiers perlées pour les mariages et des vêtements religieux, « ça ne se fait pas ici, les gens sont obligés de commander sur catalogue en France ou en Italie. Je fais des aubes, des étoles, des dalmatiques, brodés de motifs ». Il y a quelques années, elle a même cousu les robes des hôtesse d'Air Calédonie. Aujourd'hui, Nathalie a ouvert sa boutique : Korail, au quartier Latin. « J'ai monté un micro-projet avec la Chambre de métiers et de l'artisanat, pour m'aider à lever des fonds. La banque voulait que je me fasse accompagner. Et puis, ils sont tellement sympas ! Avant, je n'avais pas osé les solliciter. Je pensais par exemple pouvoir faire ma comptabilité toute seule, mais lorsqu'arrive la fin de l'année et que l'on vous demande un bilan... (...) Les conseillers de la CMA sont là pour nous aider. »

Tours de force

On appelle cela sellerie : c'est un mélange de tapisserie et de bourrellerie. Le métier consiste à « habiller », et parfois rembourrer, les éléments de mobiliers d'habitation, de bateau, de véhicule... Il est plus physique que la couture à laquelle il emprunte néanmoins de nombreuses techniques.



Il s'agit tantôt de restaurer fidèlement des objets dont le revêtement et le rembourrage se sont abîmés, tantôt de transformer, voire d'inventer des garnitures. Outre la force physique, requise en atelier ou pendant l'installation sur chantier, le métier exige une extrême précision de mise en œuvre, une bonne connaissance des styles anciens et un jugement esthétique sûr pour les objets contemporains. Ainsi, comme tout décorateur, le sellier doit pouvoir faire des propositions à ses clients, afin qu'une toile, une matelassure ou une garniture s'intègre parfaitement dans l'environnement esthétique.

Un travail dévoreur de temps : « ré-habiller » avec élégance deux fauteuils de voiture, par exemple, demande pas moins de quarante heures. Aujourd'hui, on utilise surtout des PVC souples, du tissu acrylique, plus justement appelé « drap long », ou encore de la vitre souple.



Son parcours

Calédonienne d'origine italienne et vietnamienne, Sandra Forsinetti n'a ni les mains ni la langue dans sa poche. Après 25 ans dans la couture, cette dynamique autodidacte s'est spécialisée dans la sellerie, « un métier qui rapporte plus, mais demande plus d'efforts ». Sans subvention, elle a créé son entreprise il y a 6 ans (Coucal, comme « couture calédonienne ») et s'est depuis attirée une clientèle fidèle. Sandra est désormais reconnue pour la finesse et la solidité de ses réalisations et peu d'objets résistent à sa créativité : capotes de voiture, protections d'annexes, descentes de cabine, sièges matelassés, tapis de sol, trampolines, selles de moto, mobilier d'intérieur et d'extérieur... Elle réalise également des leasy bags, très appréciés par les charters pour ranger leurs voiles. Elle répond à des commandes privées, mais elle est également sollicitée par la Marine.



Un ébéniste dans la brousse

Il a la soixantaine sereine de l'artisan accompli, dont les affaires marchent comme il l'entend. Luc Gros, ébéniste à La Foa, a préféré s'installer en brousse.

Voilà trente-cinq ans que l'ébéniste est à son compte. Marié à une Calédonienne, Luc Gros avait depuis longtemps prévu de venir terminer sa carrière professionnelle sur la Caillou quand il s'est installé à La Foa, il y a dix ans. Sur la commune, l'un des deux menuisiers ne travaille presque plus, et l'autre veut s'arrêter. Luc Gros commence donc par lui louer son local, y installe son matériel. Le promoteur d'un nouvel hôtel sollicite son savoir-faire pendant plus d'un an : une chance et une excellente publicité ! Quant à la population, elle n'est pas mécontente d'avoir sous la main un menuisier sérieux et ponctuel. Cependant, un problème de taille demeure : impossible de trouver du personnel qualifié. « Alors je me suis mis en tête d'aller chercher des gars intéressés, titulaires au minimum d'un CAP du territoire, et de les former au métier ». Ça se passe très bien pour l'un d'eux, qui travaille depuis deux ans et à qui le patron confie désormais des projets complets. Pour répondre à la demande, qui ne cesse d'augmenter — près de 30 à 40 % par an ! —, l'artisan forme un employé à l'ébénisterie, et un autre à la menuiserie fine. « Nous ne faisons ni charpente, ni chantier, sauf bien sûr lorsque nous allons poser des ouvrages entièrement préparés à l'atelier ».

30 à 40 % de croissance par an !

Le savoir-faire de Luc Gros a tôt fait de lui apporter des clients qui savent qu'il excelle autant dans le moderne que dans le classique. Sa gamme est large : du stratifié au bois précieux. Luc Gros n'utilise que du contreplaqué marine, car « le contreplaqué ordinaire ne convient pas à l'ébénisterie. » De même, l'approvisionnement en bois du pays (sang dragon, kaori, hêtre...) est très irrégulier. Il lui faut parfois recourir au bois d'importation, excessivement cher. « J'envisage d'aller chercher mon propre bois dans les pays de la région, mais bien sûr, je préférerais ne travailler qu'avec des essences locales. »

« Une clientèle attachante »

Si Luc Gros n'a pas eu besoin d'aides, son épouse a bénéficié d'une subvention de la province afin d'ouvrir un petit magasin de meubles. Pour trouver des employés, la MIJ lui a donné un coup de pouce non négligeable car « il faut six mois de travail et de formation au minimum pour qu'un employé devienne 'rentable' ». Sa clientèle commence à s'élargir, de Boulouparis à Bourail... il lui arrive même des commandes de Koumac, Poindimié ou Canala. Sur Nouméa, c'est une clientèle de luxe qui lui commande cuisines et mobilier. « En Europe, les cuisines aménagées sont monnaie courante depuis longtemps. Il n'y a pas la même culture du meuble ici, où les gens vivent beaucoup dehors, avec un mobilier simple. Mais la demande de confort est en progression, et mes clients de mieux en mieux renseignés ». L'homme est heureux à La Foa. « En brousse, pas d'embouteillages pour aller au boulot... Le village est agréable, proche de la capitale, et on y trouve l'essentiel. Quant à nos clients du Nord, il leur revient moins cher de se fournir chez nous qu'à Nouméa. Et surtout, en brousse, ce ne sont pas les mêmes rapports : on a une clientèle attachante ».



Luc Gros
menuisier ébéniste





Marion Habault
parfumeur créateur

Parfumeur créateur

Marion a lancé sa propre marque de création de parfum qu'elle commercialise maintenant depuis deux ans.

De la composition à la vente, la jeune femme de 24 ans mène "à la mouillette" son entreprise artisanale. Portrait d'un parfumeur inspiré...

On retrouve des traces de l'usage et du commerce de parfum dès la civilisation sumérienne. Les Égyptiens l'utilisaient lors de pratiques religieuses et c'est aux Romains que l'on doit l'emploi de flacons en verre plutôt qu'en terre cuite. Mais le grand bouleversement se produit à la fin du Moyen-Âge et à la Renaissance, grâce au perfectionnement de l'alambic et à la découverte de l'alcool éthylique.

C'est ainsi qu'en Occident, on utilise le parfum notamment pour les vêtements, en particulier les gants.

« Il faut compter en moyenne 8 à 10 ans pour devenir parfumeur », affirme Marion. Ce parfumeur créateur calédonien assure la réalisation complète de ses parfums. À commencer par la création des jus à partir des matières premières qu'elle choisit avec soin auprès de son fournisseur, jusqu'à la validation concernant le contrôle des allergènes. Viennent ensuite le choix du packaging, le concept marketing, le conditionnement manuel et la vente.

De Grasse à Nouméa

Lors de son apprentissage à Grasse, le berceau mondial de la parfumerie, Marion se sensibilise à la reconnaissance olfactive d'environ 300 matières premières, apprend le langage du parfumeur et épanouit sa créativité dans l'art de la composition.

Installée devant son orgue à parfums, la jeune femme compose selon son inspiration. « Je pars sur une idée et je fais des essais jusqu'à me rapprocher le plus possible de ce que j'ai imaginé, ou bien je fais confiance à mon envie de retranscrire une odeur à partir d'un moment que j'ai vécu ». Ainsi propose-t-elle 4 eaux de Toilette, 2 eaux de Parfum, 2 eaux de Cologne, 2 après-rasages, 4 brumes parfumées pour cheveux et toute une gamme de diffuseurs. La phase de composition est sans aucun doute celle qu'elle préfère. « J'aime être au contact des matières premières ». Mais la partie marketing a aussi des atouts pour la séduire, « il faut arriver à faire accéder les clients à un rêve », une autre forme de créativité. Marion propose elle-même ses créations en ventes privées, à sa boutique à La Promenade de l'Anse Vata, ou encore lors de salons, de comités d'entreprises. Un dynamisme à toute épreuve et aussi l'exigence de développer son savoir-faire localement. Parmi ses futurs projets, celui de « travailler avec des essences calédoniennes ».

Son parcours

« Depuis mon enfance, j'ai pris l'habitude de tout sentir, j'ai amplifié ma mémoire olfactive sans m'en rendre compte. Un jour une amie d'enfance m'a dit que je sentais tout avant les autres ». La réflexion conforte Marion dans sa volonté de mettre son talent au service d'un métier et de suivre une formation de parfumeur. Après son Bac L, elle réussit le concours d'entrée à l'école privée du Grasse Institute of Perfumery. Là, elle rencontre Max Gavarry, un maître parfumeur qui a participé à la création de plusieurs parfums de grands noms. Il remarque la plus jeune des élèves et l'encourage à se mettre à son compte. Fin 2008, Marion rentre à Nouméa et crée sa propre marque V.I.P. Vivre un Instant Parfumé.



Un cordonnier pas si mal chaussé

Vincent Iloaï aura attendu plus de trente années de métier pour se mettre à son compte. Une expérience acquise sur le tas, au service de l'armée et de plusieurs cordonniers de la place.

L'histoire de la chaussure est presque aussi vieille que celle du monde, et au cours des siècles, les formes des souliers et des bottes ont varié à l'infini. Les bottiers et les cordonniers appartenaient à la même corporation, dont la puissance était proportionnelle à l'utilité générale de la profession. Elle comptait à Paris, vers la fin du XVIII^{ème} siècle, plus de 1800 maîtres !

Vincent est l'un des derniers de l'île à perpétuer leur savoir-faire. Une activité vouée à disparaître faute de personnel qualifié. S'il n'en a pas le titre officiel, il en a les compétences. L'artisan exerce son métier depuis plus de trente ans. « En 1979, je devais partir en France pour passer le diplôme mais je n'en avais pas les moyens. » Il en a appris tous les secrets auprès d'un maître bottier de l'armée. « Je faisais des chaussures basses et des rangs pour les militaires du territoire. » Avec une particularité pédestre propre à l'Océanie, « certaines pointures vont jusqu'au 52 ! ». La différence avec le cordonnier est qu'en plus de réparer les chaussures, le maître bottier est capable de les fabriquer sur mesure.

« Il prend les mesures et découpe les tiges, c'est-à-dire le dessus de la chaussure. Il les donne ensuite au cordonnier qui fait le montage. » Dans son atelier de la Maison des artisans à Nouville, Vincent gagne peu à peu sa clientèle. À cinquante ans, il s'est senti suffisamment mature et expérimenté pour franchir le pas. « J'ai confiance en moi, je n'ai pas peur, je connais bien le métier. Mon ancien patron m'a encouragé à me mettre à mon compte ! ». Il a ainsi pu racheter le matériel nécessaire à Clé minute, une enseigne où il a travaillé à la Vallée des Colons. « Je paye chaque mois mes machines comme la presse, qui permet de presser les semelles et les talons, le banc de finition et la machine à coudre. » Et c'est en sous-traitant qu'il assure désormais l'activité de cordonnerie pour la boutique.

« J'aime travailler le cuir, bricoler et faire de mon mieux pour répondre aux attentes des clients. » Si son activité principale reste la réparation, il fabrique encore quelques sandales sur mesure et tout cuir. « J'ai du boulot ! » reconnaît Vincent qui se lève à 5 heures du matin pour « travailler tranquille ».

Son atelier de Nouville est ouvert du lundi au vendredi de 8h à 14h, « mais je suis aussi là quelques samedis matins et j'ouvre les jours de foire pour me faire connaître », car il est vrai que son échoppe est plutôt discrète...

Enfin, l'artisan autodidacte a une autre corde à son arc : la sellerie. « J'ai appris à réparer les selles des chevaux, alors j'ai décidé de faire les deux ! ».

Son parcours

Après son service militaire, Vincent Iloaï se met en quête d'un emploi. Son beau père cordonnier l'encourage dans cette voie. Il est embauché dans la même boutique. C'est son patron, un maître bottier au service de l'armée qui fabrique les chaussures des troupes, qui lui apprend le métier. Vingt ans plus tard les budgets militaires se réduisant, il intègre l'enseigne Clé minute, où il restera 6 ans. Il rejoint ensuite un autre atelier à Port plaisance avant de revenir chez Clé minute. Encouragé par son patron, il ouvre sa propre boutique dans les locaux de la Maison des artisans à Nouville.



Vincent Iloaï
bottier cordonnier

Sculpteur sur dents

Les prothésistes sont en contact permanent avec nos dentistes dès qu'il s'agit de nous remplacer une dent.

Le prothésiste reçoit dans son laboratoire une empreinte de mâchoire réalisée par le dentiste, ainsi qu'une photo ou une indication de la teinte voulue. A partir de cette empreinte, le prothésiste crée un modèle démontable de dent en plâtre : il va le détourner, le délimiter le plus précisément possible afin que ce futur moule coiffe parfaitement la dent et ne laisse aucun interstice entre elle et la gencive. A ce stade, il a déjà fallu beaucoup de travail manuel pour créer ce modèle, capital pour la suite des opérations. Le prothésiste utilise ensuite la même technique que les bijoutiers et certains sculpteurs, celle dite « à cire perdue », pour mouler le pilier de la future prothèse. Il faut donc un four pour faire fondre l'alliage (nickel chrome ou alliages plus précieux selon les spécificités de la commande), une centrifugeuse afin de faire pénétrer l'alliage dans le moule, et une mini sableuse pour affiner l'aspect. Vient alors le moment de recouvrir la base de céramique, ce qui va donner à l'ensemble l'apparence et la texture d'une vraie dent. La céramique s'applique sous forme de poudre, avec de l'eau et des pinceaux. Teinte adaptée, effets de transparence et forme définitive dépendent de l'expérience et du talent du prothésiste. Pour ce vrai travail de copiste, la connaissance de certaines règles morphologiques est indispensable. Il faut respecter le galbe de la dent (qui protège la gencive) tout comme la largeur et la hauteur, afin de ne pas gêner la mastication.



Marc Sabatier
prothésiste dentaire

Son parcours

Après un bac en électrotechnique, Marc Sabatier choisit de quitter cette filière qui ne l'inspire guère. Fils de dentistes, il observe son frère prothésiste et décide d'apprendre à ses côtés. Neuf mois plus tard, il obtient un CAP dans cette discipline. « J'avais la théorie, mais je ne savais pas travailler », constate le jeune homme qui part alors faire son service militaire, en tant que prothésiste, en Martinique où il rencontre son épouse calédonienne. Les voilà donc qui débarquent sur le Caillou dans les années 1980. « J'ai trouvé une place immédiatement, mais je ne me sentais pas assez formé », avoue le professionnel qui retourne alors en métropole où, pendant huit mois, il se met gratuitement au service du meilleur prothésiste de sa région natale. « Il m'a ouvert toutes les portes, sans rien me cacher de ce métier où tout est question d'apprentissage ». De retour sur le Caillou, il installe son laboratoire et se met immédiatement en quête d'associés car, « dans ce métier, la complémentarité est indispensable ». Le plus ancien employé du labo a d'ailleurs commencé il y a vingt-deux ans... en tant que coursier. Aujourd'hui, les trois associés et quatre employés fonctionnent comme une famille, « une équipe très réactive dont je tiens à conserver la taille moyenne pour éviter l'inertie des gros labos ». La relation avec les dentistes, pour qui le labo sert de support technique, est essentielle. « Dans ce petit pays, les mauvais prothésistes, les pas sympas, les trop chers, n'ont aucune chance... ».

Son parcours

Érik Spinelli a longtemps travaillé dans la pose en bâtiment, avant de revenir à ses premières amours. « Mes parents m'ont acheté mon premier tour et à 15 ans je me faisais mon argent de poche avec ce savoir-faire. Je fabriquais des supports de boules lapidaires ». Né au Surinam, Érik vit aussi à Tahiti, au Vanuatu, en métropole, à Singapour et arrive en Nouvelle-Calédonie en 1981. « J'ai passé un CAP de conducteur de machines outils à bois au Lycée Petro Attiti ». Juste avant la naissance de sa fille, il part suivre une préparation au CAP de tourneur sur bois à Taussac, dans le sud de la France où il rencontre plusieurs « maîtres tourneurs hors du commun ». À son retour, un menuisier de Ducos lui loue un établi, « Monsieur Testard, un mentor pur souche ». Il crée des pièces (coupes à fruits, étuis à cartes...) qu'il vend ensuite au marché de la Moselle. Aujourd'hui, il exerce chez lui, à Dumbéa, où il donne aussi des cours de tournage sur bois. Membre de l'association Kassiopée qui vise notamment à fédérer toutes les formes artistiques, il expose régulièrement sur les salons à la Maison des artisans et lors d'événements vivants.



Exerce « les sens » du bois

Chevilles, poignées de meubles, saladiers, pièces de jeu d'échecs, ornements de monuments... Le tournage sur bois envahit notre quotidien sans que l'on s'en aperçoive.

Érik Spinelli nous a ouvert les portes de son atelier de Dumbéa pour nous faire découvrir ce savoir-faire souvent méconnu.

« L'histoire du tour à bois est très ancienne, elle date de plus de 3 000 ans, rappelle Érik Spinelli. C'est le premier outil à bois qui a été inventé. En Éthiopie par exemple, les potiers en bois comme on les appelait, faisaient le

tour des villages et employaient un jeune pour faire coulisser des sangles en cuir le long d'un axe qui motorisait le bois pour permettre la réalisation d'un bol ».

Depuis, l'industrie, grâce aux technologies numériques, a pris le pas sur ce savoir-faire manuel ancestral. En Nouvelle-Calédonie, ils ne sont qu'une poignée à l'exercer de façon artisanale. « Le principe du tournage est de travailler un morceau de bois en rotation sur un axe fixe. On utilise pour cela de nombreux outils, comme la gouge à dégrossir, à creuser, à profiler, de différentes tailles selon la pièce à réaliser. On peut même tourner du carré ! (...) Nous sommes très dépendants des autres métiers d'art, un savoir-faire comme celui du forgeron qui fabrique nos outils et du sculpteur pour qui je tourne un maillet ».

Avant de créer une pièce, Érik prépare le bois, des essences locales pour la plupart. « C'est un travail saisonnier. Je dois stabiliser le bois et le sécher pendant plusieurs mois. J'attends parfois qu'il soit échauffé pour obtenir des effets, je recherche ce qui est différent, j'aime percer les secrets du bois, révéler son veinage, sentir son odeur, son toucher... »

Penché sur son tour à bois, Érik Spinelli crée ou restaure des objets de tous les jours, des toupies, des pieds de chaises, des balustres d'escaliers, des objets d'art, un lavabo ou encore un tanoa pour le kava... « Le tournage est hypnotique, hors du temps... » explique Érik qui se laisse envoûter des heures durant.

« Je suis convaincu que nous avons encore notre place dans le monde actuel. Nous proposons une différence lourde d'histoire avec ces métiers d'art. La population mondiale se lasse de l'uniformité, elle cherche l'unicité de l'ouvrage ».



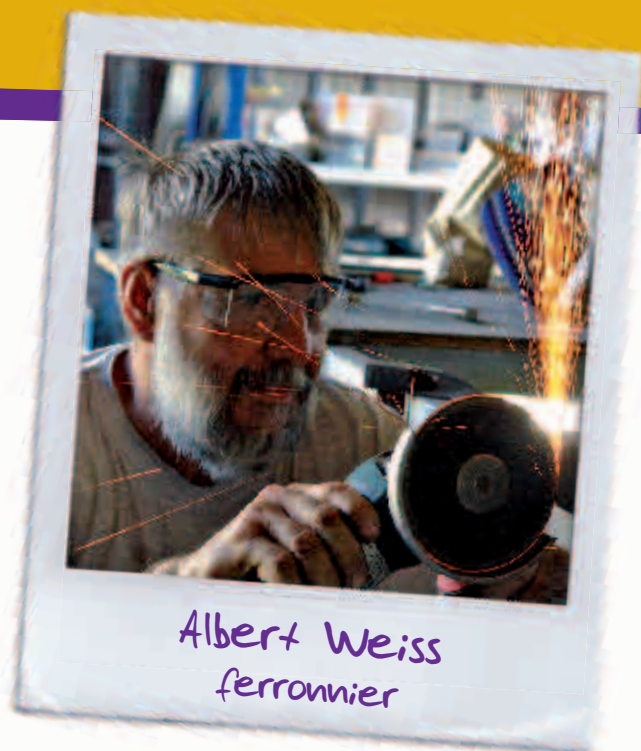
Volutes et fusions

« Art de fabriquer des objets en fer », la ferronnerie est un vaste univers. Il croise ou recoupe la chaudronnerie, la serrurerie, la métallerie... et ses racines rejoignent l'aube de l'âge du même nom. Le mot ferronnerie évoque aujourd'hui le fer forgé, et les ouvrages d'art à vocation industrielle.

Son parcours

À l'origine : un CAP de mécanique chaudronnerie, puis une longue carrière dans la mécanique automobile et la carrosserie. Et un jour l'envie de « changer un peu » en créant son entreprise. Une aide provinciale à l'investissement (20%) pour le dock (qu'il construit lui-même) et pour acheter un peu de matériel, ainsi qu'un emprunt viennent compléter son apport personnel.

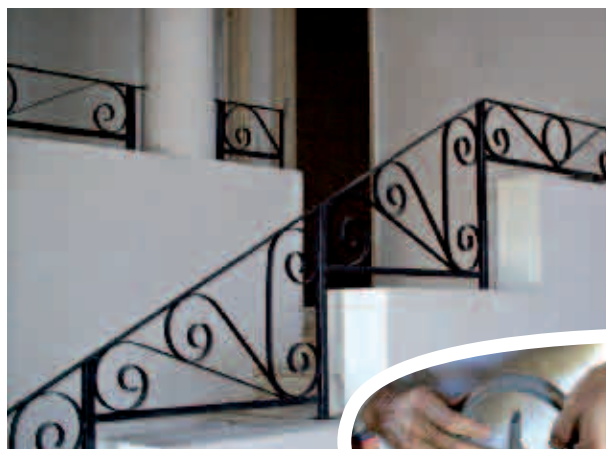
Formé à cette discipline et l'ayant pratiquée à titre personnel pendant longtemps, Albert s'oriente essentiellement vers le fer forgé car il aime « faire des choses qui sortent de l'ordinaire, la fabrication de pièces spécifiques ». Ses clients, des particuliers en quête de grillages originaux, des institutions pointilleuses quant à la qualité et la sécurité, le sollicitent pour des ouvrages précis. Ses chantiers l'appellent sur Nouméa et le Grand Nouméa, « et même une fois jusqu'à La Foa ». C'est qu'une protection de fenêtre qui n'a pas l'air d'une grille de prison, ça fait toute la différence ! « Pour me développer au niveau automobile, il aurait fallu beaucoup plus d'investissement, surtout avec l'électronique... » Depuis 2006, c'est-à-dire leur lancement, il fait tous ses documents professionnels avec les logiciels Eurêka de la CMA. « On gagne du temps, et surtout ça correspond, au niveau fiscal, au territoire. » Et quand on a un carnet de commande complet sur deux mois à venir, le temps, ça compte.



Albert Weiss
ferronnier

L'art et la technique se sont développés depuis plusieurs millénaires avant notre ère dans le pourtour méditerranéen. Ils ont atteint des sommets en Italie, dès la fin du Moyen Âge, ou en France, comme en témoignent les fresques de Jean Lamour qui ornent la place Stanislas, à Nancy.

L'art de façonner le fer et les outils qui en résultent provoquent une vraie révolution technique ici, en Mélanésie, avec l'arrivée des premiers explorateurs européens. Pour ne citer qu'un exemple : l'île de Vanikoro, où s'échouèrent les navires de Lapérouse, devint un centre névralgique d'échanges coutumiers en raison de sa richesse en débris de fer provenant du naufrage. Mobiliers, chaînes, grilles, portails, pergolas, marquises, rampes... innombrables applications de la ferronnerie ! De nos jours les machines à plier le métal à froid ont remplacé avantageusement la forge et l'enclume, leurs désagréments ainsi que l'énergie combustible et humaine dépensée. La ferronnerie n'en est pas devenue facile pour autant, loin de là. Comme pour d'autres métiers de l'acier, force, endurance et habileté sont requises, qu'il s'agisse des manipulations ou du tour de main.



Les métiers des services à la personne



Le secteur des services regroupe une grande variété de métiers. Les artisans de ce secteur proposent des prestations directement utiles aux particuliers, comme aux entreprises.

Nettoyage de locaux, coiffure, ambulance, taxi, mécanique, fleuriste ou encore laverie proposent des services de proximité.

22%

des entreprises artisanales calédoniennes appartiennent au secteur des Services.



Jérôme Dubé
toiletteur canin



Rosalie Gulesha
esthéticienne

Les anges de la route

Il y a des métiers, comme ambulancier, qui ne se pratiquent pas sans une certaine dose de courage et d'humanité. L'ambulancier n'est ni médecin, ni psychologue, ni pompier, ni mécanicien, ni chauffeur, mais un peu tout cela à la fois.

En brousse, les ambulanciers arrivent souvent les premiers sur les lieux des accidents de la route. Là, il faut parler avec les blessés, établir un premier diagnostic, appliquer les premiers soins... C'est à partir de leur compte-rendu que le SAMU décide ou non d'intervenir. Le contact humain est essentiel : discuter avec les victimes, et même les distraire, sont des réflexes aussi importants que les gestes techniques, afin d'éviter tout mouvement de panique. Le sang-froid et l'esprit d'initiative permettent d'intervenir efficacement, en suivant une méthode d'intervention rigoureuse. Lors d'une désincarcération, il est indispensable de connaître la structure d'un véhicule afin de ne pas faire n'importe quoi. Enfin, les longues distances au volant requièrent vigilance et prudence. En brousse, un ambulancier parcourt en moyenne 60 000 kilomètres par an ! Les missions pouvant intervenir 7 j / 7 et 24 h / 24, seuls un rythme et une hygiène de vie particuliers permettent de gérer la fatigue.

Une formation d'environ 5 mois mène à l'obtention d'un CCA (Certificat de capacité ambulancier). Si l'on est déjà auxiliaire ambulancier depuis au moins 3 ans, la formation est réduite à 5 semaines. Un complément, le Certificat de formation aux activités des premiers secours routiers (CFAPSR), est indispensable pour les interventions sur accident.

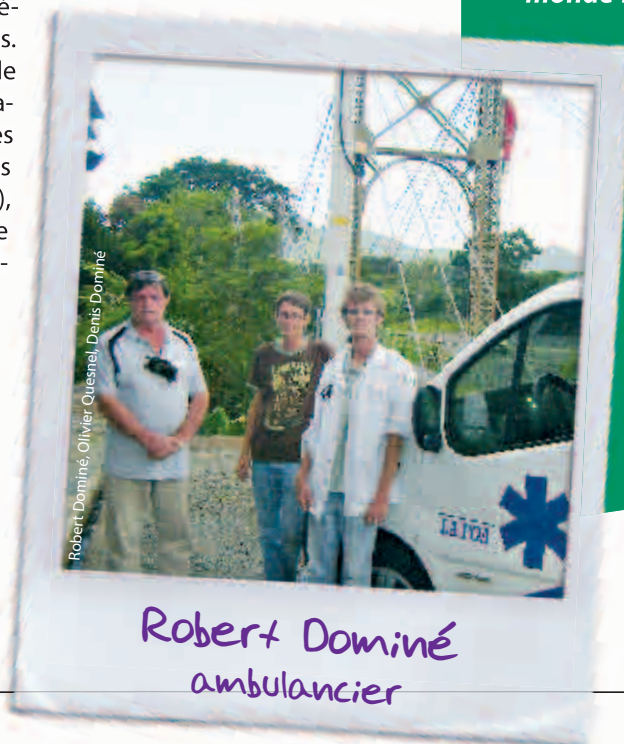
Son parcours

Robert Dominé passe son enfance à Wallis (il parle couramment le faga uvea) avant que ses parents ne s'installent en Calédonie. Revenu du service militaire en 1979, bien que titulaire d'un bac pro en mécanique auto, il préfère devenir ambulancier. Sa formation de mécanicien ne lui est pas inutile, loin s'en faut, d'autant que pendant longtemps il ne s'occupe que des urgences. Il est désormais à la tête d'une entreprise de 6 personnes, dont 3 font partie de sa famille.

Du temps où il n'existait aucun ambulancier privé au nord de La Foa, les trajets pouvaient être longs. Depuis, le secteur s'est considérablement développé. « Avec l'instauration du RUAMM, le nombre des missions de roulage a explosé ».

Quant au métier, « il faut l'aimer, sans quoi ce n'est même pas la peine », souligne son fils Denis qui raconte que, quelques jours plus tôt, il a pratiqué un accouchement au bord de la route. « Quand le médecin est arrivé, la tête du bébé était déjà sortie ! ». Le père comme le fils soulignent l'importance du contact humain, la meilleure partie du métier d'après eux, pour que tout se passe bien quels que soient le caractère et la pathologie du client. « Tout le monde nous connaît. Il n'est pas rare que

lors d'un transport les clients nous révèlent des astuces sur la pêche, la chasse ou la cuisine... ». Et quand on demande à Robert si toutes les situations dramatiques auxquelles il est confronté ne déteignent pas sur le moral, il se fait philosophe : « Non. On sait bien qu'on est seulement de passage sur cette terre ».





Un salon au poil !

Il y a trois ans, Jérôme Dubé rachète Boule 2 poils. Un salon de toilettage canin dans le quartier de Sainte Marie à Nouméa. Une reconversion inattendue qui lui permet de concilier son métier avec sa passion pour les animaux.

« On pense souvent que le toilettage s'adresse aux petits chiens à sa mémère, mais pas du tout ! », Jérôme coupe court aux clichés. Parmi ses clients, pas de profil type. Le toiletteur aux bras tatoués bichonne toutes les races, des caniches aux bergers allemands en passant par les rottweilers. Il reçoit six chiens par jour et accueille même quelques rongeurs, « des hamsters et des lapins ».

Des caniches aux rottweilers

Ce jour là, Jérôme toilette un bichon, Dolly, une habituée des lieux. « Elle vient toutes les semaines, elle est adorable ». Sur la table de toilettage, la chienne semble apprécier d'être peignée, elle se laisse faire volontiers. « C'est un mannequin, comme on dit dans le métier, elle ne bouge pas ». Jérôme commence par l'hygiène, « on nettoie et on épile les oreilles, on vérifie qu'il n'y a pas d'otite, on coupe les ongles et on dégage les yeux et les coussinets. On les débouffe aussi, c'est-à-dire qu'on les brosse pour enlever les poils morts, on démêle les pattes et la queue... ». Vient ensuite le bain, enrichi, si nécessaire, d'un soin antiparasitaire, puis « on sèche l'animal et on reprend la coupe », aux ciseaux ou à la tondeuse selon la demande du client. Car même les animaux n'échappent pas aux modes, « il y a la coupe boule, la coupe agneau, la coupe mouton... ».

Un spa canin

Jérôme se régale à prendre soin des animaux à poils. D'ailleurs, il a suivi une formation en métropole, qui lui a donné plein d'idées. « J'ai ouvert un spa canin. Avec des bains de boues, de l'aromathérapie, des massages japonais que l'on pratique avec le dos de la main. C'est que du bonheur pour le chien, de la pure détente. Là, on ne leur fait pas mal en essayant d'enlever leurs nœuds ». Pour l'heure, Jérôme achalande ses rayons de nouveaux produits : des vernis à ongles, des huiles essentielles et des couleurs, pour le fun ou pour raviver les pelages ternes. « On peut faire des mèches ou des couleurs complètes pour les chiens plus âgés », explique le toiletteur. Pour ce spa canin, il a aménagé l'arrière boutique. « Il faut un endroit calme, une ambiance zen où l'animal se sente bien ». Une vie de chien, vous dites ?

Son parcours

Jérôme a commencé sa carrière comme coiffeur à Paris. De retour de l'armée, il abandonne la coiffure pour devenir commercial sur les foires et les braderies. L'amour le conduit jusqu'en Nouvelle-Calédonie, où il se lance dans les cartouches recyclées. C'est en emmenant sa chienne à Boule 2 poils qu'il apprend que l'ancienne propriétaire cherche à vendre. Formé par cette dernière, il reprend le salon de toilettage canin en mars 2010.

La vie sans les plis

Jadis, les blanchisseuses s'appelaient des « lavandières », mot dérivé de laver et non de lavande.

Les lavoirs, en bois ou en pierre, recueillaient l'eau détournée d'une source ou d'une rivière, et un plan incliné permettait, aux femmes essentiellement, de broser, taper et essorer le linge lourd et épais d'autrefois. Les lavandières ont progressivement disparu du paysage au cours du XX^e siècle en raison de la mécanisation. En Calédonie aussi on s'équipe de machines, quand on a les moyens et l'électricité. Mais il arrive encore souvent, en brousse, que l'on lave draps, torchons et vêtements à la rivière. Aujourd'hui, les laveries, qu'on peut aussi appeler « pressing » lorsqu'on y repasse les vêtements à la vapeur, sont des enseignes équipées principalement de machines à laver (à l'eau et parfois à sec pour certains vêtements fragiles) et de séchoirs, ainsi que de fers et machines à repasser. La calandreuse permet de repasser une grande surface de tissu comme celle des draps et des rideaux. L'eau doit être débarrassée de son calcaire afin de ne pas endommager les machines. Enfin la blanchisserie est une activité sensible pour l'environnement. Même si les lessives d'aujourd'hui contiennent moins d'agents chimiques, il convient de respecter quelques précautions afin de ne pas contaminer cours d'eau et nappes phréatiques avec ses rejets.



Son parcours

Mère de trois filles et deux fils, élue de la CMA, Mme Wanakaen a vécu aux côtés de son mari, employé de l'éducation nationale, à Nouméa, jusqu'en 2003. Puis tous deux retournent sur leur île natale, à Lifou : lui pour vivre sa retraite et accompagner la création d'entreprise de son épouse ; elle pour lancer son projet. Pourquoi une laverie ? « Parce que, lorsque le courant est arrivé chez nous à Dokin, en 1993, les gens de la tribu venaient nous demander s'ils pouvaient laver leur linge chez nous. L'idée a fait son chemin... », explique Louis. Quant à Madeleine, elle s'était familiarisée avec le métier et les outils de blanchisseuse en travaillant par intermittence dans une pension de retraite du Haut Magenta. Sur les six millions de leur investissement initial, deux ont été subventionnés par la Province. Le salon, aujourd'hui comporte neuf machines dont trois industrielles, deux séchoirs à gaz et deux séchoirs électriques, une calandreuse et des fers à repasser. Un adoucisseur, indispensable aux Loyauté, filtre l'eau à l'entrée. Un chauffe-eau solaire apporte un petit complément d'énergie et permet de faire des économies, tout comme le séchage du linge blanc au soleil. Enfin une cuve de décantation équipée d'un filtre spécial permet de retenir les impuretés de l'eau rejetée. Tout cela représente un investissement important (une machine industrielle contenant 18 kilos de linge vaut dans les 800 000 francs). Il arrive que Madeleine fasse des « heures sup' », jusqu'à minuit parfois, pour sécher une commande volumineuse. Ils sont comme ça, les Wanakaen. Il faut que ça tourne !

L'esthète de l'automobile

David a installé sa carrosserie, Tôlerie Express, dans le garage Sodogeme qui lui loue une partie de l'atelier, à Koné.

Ses clients sont des particuliers, automobilistes ou motards, et « beaucoup d'assurances qui missionnent un expert avant d'engager des réparations ». « La carrosserie, cela reste un coût, reconnaît David. J'ai surtout des voitures neuves accidentées. Car dès que les véhicules prennent un peu d'âge, les gens font moins réparer ».

Depuis trois ans, David a de plus en plus de travail. « Il y a toujours eu du boulot. Mais avec la construction de l'usine cela s'est intensifié. Les clients prennent leur mal en patience, il faut compter un mois d'attente au moins. On voudrait embaucher (...) Les carrossiers-peintres ça ne court pas les rues, et si l'on fait bien notre boulot les gens reviennent ».

David aime ce métier qu'il a choisi. « Une fois le devis accepté par le client, je commande les pièces avec des délais de livraisons plus ou moins longs. Ensuite, je démonte les plastiques, les tôles et je redresse ce qu'il y a à redresser avant de repeindre ».

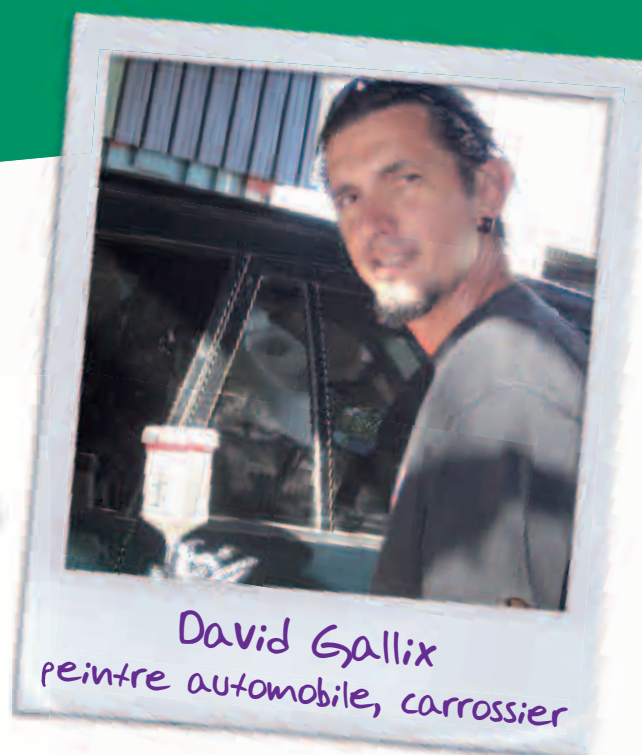
Depuis quelques années, l'artisan s'est converti à la peinture à l'eau. « Je suis le seul carrossier en brousse à en utiliser. Cela évite les solvants, c'est moins nocif pour moi et pour l'environnement ». De même pour le vernis, « moins polluant que les produits standards ».

Le carrossier fait aussi toutes ses teintes lui-même. « Avec l'aide d'un logiciel et d'une balance je fais mes mélanges, j'ai toute la colorimétrie. J'y gagne en volume de peinture et j'évite de faire monter trop de pots de peinture de Nouméa. » Mais c'est surtout une question de qualité qui a motivé l'artisan, « il existe plein de rouges différents. En faisant mes teintes moi-même, je suis sûr qu'il n'y aura aucune différence de couleur ». Car la plus grande satisfaction de David est de « rendre une voiture impeccable à son propriétaire. Que tout soit bien ajusté, bien repeint, que la personne soit bluffée ! ».



Son parcours

Plus jeune, David Gallix réparait déjà ses vélos et ses mobylettes, « j'ai toujours aimé ça ». Après sa 3^e, il entre au lycée professionnel de Bourgoin-Jallieu en Isère, où il obtient un BEP carrosserie qu'il complète avec un CAP de peinture carrosserie en un an et en alternance. Après sa formation, il part faire son service militaire en Polynésie. À son retour, il travaille 3 ans dans une concession Ford, avant de s'installer à Koné. « J'ai toujours travaillé en brousse. J'ai commencé comme travailleur indépendant pour plusieurs garages. Puis, je me suis associé avec quelqu'un, on travaillait en sous-traitance pour des ateliers mécaniques et pour des particuliers ». Depuis 2004, il exerce pour son propre compte. « L'antenne de la CMA à Koné m'a toujours accompagné. Ma femme utilise le logiciel Eurêka pour faire la comptabilité de l'entreprise ».



David Gallix
peintre automobile, carrossier



Koné a sa reine de beauté

Rosalie découvre le métier d'esthéticienne par hasard, lors d'une journée portes ouvertes au Centre de Formation Lucien Mainguet. C'est une révélation pour elle qui aime la création, le contact avec les gens et prendre soin d'eux.

Un lundi matin à Nouméa, Rosalie s'accorde une pause à la terrasse ensoleillée d'un café, avant d'aller se ravitailler en produits de beauté comme elle le fait « tous les quinze jours environ ». La jeune femme de 34 ans est esthéticienne depuis sept ans et exerce à Koné depuis près de deux ans. « J'ai commencé dans le Nord en ouvrant mon institut à l'hôtel Hibiscus, je suis également itinérante. J'exerce à domicile sur la zone VKP jusqu'à Poya et Népoui et je me déplace une fois par mois à Poindimié. Là-bas, elle accueille sur deux journées les clientes venues des communes de la côte Est chez une amie qui lui prête sa maison le temps de ses rendez-vous.

Ses clients sont de tous horizons. « J'ai des canadiens qui travaillent à Vavouto et qui sont particulièrement friands de massages après leur journée de travail. Des femmes d'expatriés, des Wallisiennes, des Kanaks... Les mélanésiennes viennent par le bouche-à-oreille, parce qu'elles ont une cousine ou une tantine qui est déjà venue me voir. Parfois, elles viennent à plusieurs, ça les rassure. Je commence par de petites choses comme l'épilation des sourcils, je procède par étape. Je suis originaire de Maré, les rapports sont donc facilités. J'ai aussi une approche plus douce avec elles qu'avec les occidentales, plus décomplexées dans ce domaine. Se faire belle, être féminine n'est pas incompatible avec la coutume », affirme la jeune femme.

Installée en brousse, Rosalie n'en est pas moins soucieuse de suivre les évolutions de son métier. « Je me suis formée aux massages et plus récemment au stylisme ongulaire, durant un mois à Lyon, aidée par une bourse territoriale de formation ».

Les produits qu'elle utilise sont de fabrication locale, « je m'approvisionne auprès de la marque Botanik, des produits naturels à base d'essences de santal, de Niaouli, de frangipanier, de gommages au sable de l'Île des Pins... ». Ses projets ? « Continuer à travailler dans le Nord et sur la côte Est. Il y a de la demande, les gens sont ravis que ce type de service existe sur la région. Je vais ouvrir un salon au cœur du village de Koné, tout en assurant mes rendez-vous réguliers à Poindimié ».



Rosalie Golesha
esthéticienne

Son parcours

Après son Bac STT gestion au lycée Do Kamo, Rosalie voulait entrer à l'école d'infirmière, « pour le contact avec les gens, le soin ». La jeune femme passe toutes les formations en secourisme et intègre une année de prépa. « Mais j'ai été freinée par les piqûres, les instruments, le sang, j'ai préféré arrêter... ». Elle travaille un temps à la MIJ de Dumbéa, où elle accueille et accompagne les jeunes dans leurs projets, jusqu'au jour où on l'invite à une journée portes ouvertes au Centre de Formation Lucien Mainguet. « J'y ai découvert le CAP esthéticienne. Je me suis inscrite le jour même. Je suis créative, j'aime travailler de mes mains ». À la sortie de sa formation, Rosalie travaille deux ans chez Bleu de lune au Faubourg-Blanchot, et intervient aussi auprès du personnel du secteur du tourisme, « je donnais des conseils maquillage et vestimentaire pour bien se présenter face à la clientèle ». Elle ouvre ensuite son propre institut route de l'Anse Vata à Nouméa, tout en travaillant au spa du Méridien, avant de s'installer à Koné en 2010.

Son parcours

À 5 ans, Peggy avait déjà choisi son métier. « Ma grand-mère rêvait d'être fleuriste, je passais beaucoup de temps avec elle dans son grand jardin ».

À 17 ans, elle passe son CAP (2 ans) et son Brevet professionnel (2 ans) à Lyon. Puis, prend un poste de responsable de boutique dans le sud de la France à Fréjus. Quatre ans plus tard, elle devient formatrice d'art floral dans un Centre de Formation d'Apprentis à Toulon. Elle enseigne cinq ans avant de projeter de créer son entreprise au Costa Rica, « une zone exempt de taxes où nombre d'Américains organisent leurs réceptions et leurs mariages. Une zone florale stratégique aussi, proche de l'Équateur et du Pérou, gros producteurs de fleurs ». Mais juste avant son départ pour l'Amérique du Sud, l'un de ses anciens collègues formateurs, un Calédonien de retour au pays, lui fait savoir qu'une opportunité professionnelle s'offre à elle à Nouméa. Peggy s'installe finalement en Nouvelle-Calédonie en 2008.



Peggy Szkudlarek
fleuriste

Tombée dans les pétales

Peggy a toujours voulu devenir fleuriste. Apprentie puis employée et formatrice, elle est depuis cinq ans co-gérante de la très jolie boutique " Les Fleuristes ", à Nouméa.

Tôt le matin, Peggy est sur le pont pour recevoir les premières livraisons de fleurs qui arrivent souvent avant l'ouverture de la boutique. Il faut ensuite « nettoyer les tiges des fleurs et les recouper en biseaux, car si on les coupe droit cela obstrue les vaisseaux fibreux et empêche l'eau de pénétrer ». Par contre, « les tiges en bois doivent, elles, être écrasées avec un marteau et les chrysanthèmes doivent être cassées ». Première leçon, « la plus importante ! ».

Puis vient le moment de composer les bouquets d'avance pour les clients les plus pressés, de satisfaire les commandes et d'assurer les livraisons à domicile.

« Nous créons des compositions à tous les prix. On n'a pas besoin de 5 000 F pour faire un beau bouquet. Il faut savoir respecter la fleur, la mettre en valeur. (...) Chaque mouvement de fleur est différent, aucune ne va dans le même sens, ce qui fait que deux bouquets composés de mêmes fleurs ne peuvent être identiques ». Deuxième leçon.

Bien d'autres règles s'appliquent, auxquelles s'ajoutent bien sûr la créativité du fleuriste. « C'est un travail de chaque jour de trouver des idées originales, d'autant que, pour des raisons phytosanitaires, beaucoup de fleurs ne sont pas autorisées à entrer sur le territoire. Notre choix est donc très limité en variété et en quantité ».

Peggy s'approvisionne localement en gerberas, roses, fleurs exotiques, anthuriums et glaïeuls (en saison fraîche) via un grossiste et plusieurs petits producteurs de brousse. Aussi, chaque semaine, un arrivage de Nouvelle-Zélande atterrit à Tontouta, avec des fleurs dites nobles comme les lys ou les orchidées. Mais, « la qualité n'est pas toujours au rendez-vous, regrette Peggy. Les fleurs subissent un traitement à leur départ et parfois même à leur arrivée. Je suis souvent obligée d'en jeter. Je préférerais pouvoir me fournir localement ! ».

Autre frustration à gérer, l'absence de formation sur place. Peggy a eu du mal à trouver du personnel qualifié et craint que personne ne prenne la relève des fleuristes en fin de carrière. Et pourtant, « les gens d'ici sont proches de la nature, ils la respectent, il y aurait des candidats ».



Son parcours

Pierre Toumen a grandi à Touho. Il se lance dans la mécanique à 18 ans, à la sortie de son service militaire. Il apprend le métier sur le tas, formé par ses divers employeurs, installés sur la côte Est de l'île. « J'ai toujours aimé bricoler. Au départ, la mécanique c'était le système D comme on dit chez nous, et puis cela m'a plu et j'ai fait mon chemin ». En 2006, il se met à son compte. Le garage Toumen est le seul atelier de mécanique à Touho, néanmoins, « les premières années ont été difficiles, reconnaît Pierre, car tout ce que je gagnais était réinvesti dans l'achat de matériel et d'outils. Il a bien fallu quatre ans pour commencer à s'en sortir ». Aujourd'hui, ses clients viennent de Touho mais aussi de Hienghène jusqu'à Pouébo.



Garage de Brousse

Pierre Toumen répare les véhicules de la côte Est. Originaire de Touho, il a ouvert son premier garage, chez lui, il y a 6 ans.

« Son garage est d'une propreté impressionnante, on pourrait presque manger par terre », m'avait-on rapporté. « C'est vrai, reconnaît Pierre Toumen, je suis maniaque ! D'ailleurs, je travaille tout seul, je ne peux pas prendre d'employé, à moins qu'il ne soit comme moi, toujours un chiffon dans la poche ».

Après plus de 25 ans à travailler pour les autres et dans divers domaines, Pierre Toumen ouvre son atelier de mécanique dans le village qui l'a vu naître. « J'en avais assez de faire la route jusqu'à Poindimié tous les jours », pour se rendre chez son dernier employeur, le garage Jacquier. « Et puis, parfois, il faut bien changer ! ». Il débute son activité dans son propre garage, le temps d'en construire un plus grand à côté de sa maison. « On l'a construit avec mon gendre, le soir après le travail et le week-end ». Un an après, il investit son nouvel espace de 64 m² avec 4 mètres sous plafond, un volume qui accueille une mezzanine où il stocke les pneus.

Bien qu'il ait déjà conduit de gros engins sur des chantiers, Pierre ne travaille que sur les voitures et les pick-up, mais il lui arrive aussi de dépanner ses clients en réparant leurs groupes électrogènes ou leurs motoculteurs. « Je fais de la petite mécanique : vidanges amortisseurs, plaquettes, pneumatique et je refais les trains avant, je change les cylindres blocs, les roulements, les rotules. Pour les plaquettes et les pneus, c'est sans rendez-vous. Les pneus s'usent vite ici, car il n'y a pas de longues distances et il y a beaucoup de virages ». Mais lorsqu'il y a un peu trop de capteurs électroniques dans les moteurs, le garagiste renvoie ses clients vers Poindimié, « je ne suis pas équipé pour brancher le diagnostic ».

À l'atelier, il travaille à son rythme et répare en moyenne quatre véhicules par jour. Quant à sa femme, retraitée de l'OPT, elle s'occupe des factures avant de confier la comptabilité à une personne qualifiée au village. À 51 ans, l'heure de la retraite est encore loin pour Pierre... le temps peut-être de convertir son petit-fils à la mécanique et, qui sait, de lui transmettre un jour son garage.



Giorgui Etronnier
coiffeur à domicile

Coiffeur de brousse

Après quinze ans passés dans les salons, Giorgui Etronnier exerce désormais son activité à domicile dans la région de La Foa. Un métier artistique et itinérant, à l'image de ce professionnel qui voit là « une autre philosophie de la coiffure ».

Les premiers professionnels du cheveu apparaissent au début du 13^{ème} siècle. Ils avaient à l'époque un rôle plutôt particulier. Les panseurs, comme on les appelait à l'époque, intervenaient sur le cuir chevelu lorsque les médecins devaient suturer des plaies. La pratique évolue et les panseurs deviennent barbiers puis coiffeurs.

Coiffeur globe-trotter

À 32 ans, Giorgui a déjà travaillé pour les plus grandes enseignes à Cannes, en Martinique ou encore à La Réunion. Le voyage, il est tombé dedans quand il était petit. « Jusqu'à l'âge de sept ans, j'ai vécu sur les routes, dans une caravane. Mon père travaillait dans les travaux publics et l'on bougeait de chantiers en chantiers ». Une vie de nomades dont il garde de précieux souvenirs. Installé à La Foa, depuis quatre ans, il exerce désormais son activité en itinérant, à domicile. « J'ai commencé en me faisant connaître auprès des commerçants », explique-t-il. Certains d'entre eux le mettent même au

défi sur le champ, dans l'arrière boutique ! Convaincus par son professionnalisme, le bouche à oreille fait le reste, et aujourd'hui son affaire tourne bien. Ses clients ? « Des personnes à mobilité réduite, des marmans d'enfants en bas âge ou encore des éleveurs et des agriculteurs qui trouvent bien pratique de disposer tôt le matin, d'un coiffeur au pied de leur propriété ! ».

Coiffeur de famille

Giorgui coiffe au grand air, dans les jardins ou sur les terrasses, dans l'intimité des gens. Socialement, il n'y trouve « que du bonheur ! (...) Mon métier m'a permis de rentrer d'emblée dans la vie calédonienne. Je suis le coiffeur de famille, je connais le chien, le chat... Les barrières tombent vite. On m'offre du cerf, du poisson, ou l'on m'invite à jouer le stockman le temps d'un week-end ! ».

Pour lui permettre d'acquérir un véhicule adapté à son activité, la Chambre de métiers et de l'artisanat l'a accompagné au montage de son dossier de défiscalisation. « Cela a été très vite ! reconnaît-t-il, j'ai pu m'acheter un pick-up, plus fonctionnel pour transporter mon matériel et avaler les kilomètres de pistes ou passer les creeks ! ». Le coiffeur de brousse peut ainsi s'adapter au mode de vie de sa clientèle et se déplace sur les communes suivantes, pour s'occuper de vous : Boulouparis, La Foa, Sarraméa, Farino, Moin-dou, Bourail et autres sur demande, du mardi au samedi, lever du soleil, coucher du soleil.

Son parcours

Giorgui s'est lancé dans la coiffure, à vrai dire un peu « par hasard ». « Je n'étais pas très doué dans les études » confie-t-il. Mais contre toute attente, il « tombe amoureux » de son métier. « J'aime le côté artistique de la coiffure et le contact avec les gens ».

Il fait son apprentissage dans la région nantaise et part à Cannes, où il devient manager d'un salon. Puis il s'envole pour la Martinique, où il restera sept ans, le temps de valider son brevet professionnel et de gérer deux salons de coiffure. Piqué par le virus du voyage, il décide de s'installer à La Réunion durant un an et demi, avant de s'établir, en 2010, en Nouvelle-Calédonie où il exerce cette fois son métier à son compte et à domicile, à La Foa.

INDEX ALPHABÉTIQUE DES MÉTIERS



A

AMBULANCIER
ARTISAN D'ART - OBJETS EN SABLE
ARTISAN D'ART - BOIS FLOTTÉ

Robert DOMINÉ
Pong WONG
Alain CROIX

SERVICES 34
ARTISANAT D'ART 12
ARTISANAT D'ART 7

B

BLANCHISSEUSE
BOTTIER - CORDONNIER

Madeleine WANAKAEN
Vincent ILOAÏ

SERVICES 36
PRODUCTION 29

C

CARRELEUR
CÉRAMISTE
CHARPENTIER
COIFFEUR À DOMICILE
COUTURIÈRE
CRÉATRICE DE BIJOUX

Laurent FENOY
Gaël CITEAU
Noé BERTRAM
Giorgui Steve ETRONNIER
Nathalie FILITOGA
Karine DAVAINÉ

BÂTIMENT 15
ARTISANAT D'ART 6
BÂTIMENT 14
SERVICES 41
PRODUCTION 25
ARTISANAT D'ART 8

E

ÉLECTRICITÉ - TERRASSEMENT
ESTHÉTICIENNE

Lionel TIAVOUANE
Rosalie GOLESHA

BÂTIMENT 17
SERVICES 38

F

FABRICANTE D'ARCHARDS
FABRICANT D'ARTICLES EN CUIR
FABRICANT DE FOIE GRAS
FERRONNIER
FLEURISTE

Gabrielle VIRAMOUTOUSSAMY
Claude CHALIFOUR
Gérald ITTAH
Albert WEISS
Peggy SZKULDLAREK

MÉTIER DE BOUCHE 22
PRODUCTION 24
MÉTIER DE BOUCHE 20
PRODUCTION 32
SERVICES 39

G

GARAGISTE	Pierre TOUMEN	SERVICES	40
-----------	---------------	----------	----

L

LAPIDAIRE	Silvia MARIANELLI	ARTISANAT D'ART	9
-----------	-------------------	-----------------	---

M

MENUISIER - ÉBÉNISTE	Luc GROS	PRODUCTION	27
MOSAÏSTE D'ART	Cécile PERRICHARD	ARTISANAT D'ART	10

P

PARFUMEUR CRÉATEUR	Marion HABAUT	PRODUCTION	28
PÂTISSIER - CONFISEUR	Philippe PERRICHET	MÉTIER DE BOUCHE	21
PEINTRE-CARROSSIER AUTOMOBILE	David GALLIX	SERVICES	37
PLOMBIER - CHAUFFAGISTE	Maxime VIDAL	BÂTIMENT	18
PROTHÉSISTE DENTAIRE	Marc SABATIER	PRODUCTION	30

S

SCULPTEUSE SUR BOIS	Marjorie TIAOU	ARTISANAT D'ART	11
SELLIÈRE	Sandra FORSINETTI	PRODUCTION	26
SERRURIER	Christian HUET	BÂTIMENT	16

T

TOILETTEUR CANIN	Jérôme DUBÉ	SERVICES	35
TOURNEUR SUR BOIS	Erik SPINELLI	PRODUCTION	31

CRÉDITS (textes et photos) : Stéphane CAMILLE, Christine ALLIX, Nelly JUTTEAU, Patrick STRZEMPEK, Laure LE GALL





Marjorie Tiaou
sculpteuse sur bois



Noé Bertram
Charpentier



Vincent Ilou
bottier cordonnier



Peggy Szkudlarek
fleuriste



Chambre de Métiers
et de l'Artisanat

Nouvelle-Calédonie

Siège

10 av. James Cook
BP 4186
98846 Nouméa CEDEX
Tél. 28 23 37 - Fax 28 27 29
cma@cma.nc
www.cma.nc